

MESSIS QUIDEM MULTA
OPERRARI AUTEM PAUCI



Bulletin Salésien

SOMMAIRE

OCTOBRE 1900

Texte: APRÈS LES VACANCES	pag. 173
LE PONTIF DE LA VIERGE AUXILIATRICE	174
PETITE CHRONIQUE des Maisons de France. <i>La Navarre</i> »	182
Nouvelles des Missions de Don Bosco. AMÉRIQUE DU SUD: <i>Brésil (Matto Grosso)</i>	184
GRÂCES de Marie Auxiliatrice	196
Bibliographie	198
Illustrations: Don Bosco. — Elèves de l'Oratoire de Co- rumba. — Cardonniers de Lima. — Musique et enfants de Nieboray. — Ateliers de Puebla. — Société de cha- rité de Paysandu. — Loterie du Patronage de Biella.	

STAGES:

NICE, Place d'Armes, 1 — LA NAVARRE, par La Crau (Var).
MARSEILLE, Rue des Princes, 78 — LILLE, Rue Notre-
Dame, 28B. — PARIS, Rue Boyer, 28. Méditerranéenne. —
DINAN, 28, Rue Beaumanoir.

DA MIHI ANIMAS



CÆTERA TOLLE

D BOSCO

LISTE DES ŒUVRES SALÉSIENNES DE FRANCE ET DE BELGIQUE

FRANCE.

Patronage Saint-Pierre, 1. *Place d'Armes, Nice*, fondé en 1875. — Ateliers d'apprentissage: *relieurs, cordonniers, tailleurs, serruriers, menuisiers, imprimeurs*. — École apostolique. — Patronage.

Oratoire Saint-Léon, 78, *rue des Princes, Marseille*, fondé en 1878. — Ateliers d'apprentissage: *relieurs, cordonniers, tailleurs, serruriers, mécaniciens, menuisiers, imprimeurs, fondeurs*. — Noviciat pour la formation des chefs d'ateliers. — École apostolique. — Patronage (à l'Oriol) dimanches et jeudis.

Orphelinat Saint-Joseph, *La Navarre, par La Cran (Var)*, fondé en 1878. — Enseignement agricole: *viticulture et horticulture*. — École apostolique. — Ateliers d'apprentissage: *cordonniers et tailleurs*. — Chapelle de secours (à la Londe).

Orphelinat Saint-Isidore, *Saint-Cyr (Var)*, fondé en 1878. — Orphelinat agricole de jeunes filles tenu par les Filles de Notre-Dame Auxiliatrice de Don Bosco. — Enseignement primaire. — Ouvroir. — Chapelle de secours (à La Ciotat).

Oratoire de la Providence, *St-Pierre de Canon, par Pélissanne, (B.-du-R.)*, fondé en 1823, transféré de Sainte-Marguerite en 1891. — Noviciat pour la formation du personnel enseignant de la Province salésienne du Midi. — Enseignement agricole: *viticulture et horticulture*. — Paroisse d'Aurons.

Oratoire Saint-Pierre et Saint-Paul, *rue du Re-trait, 29, Paris-Ménilmontant*, fondé en 1884. — Ateliers d'apprentissage: *relieurs, cordonniers, tailleurs, imprimeurs, menuisiers, serruriers, mécaniciens*. — École apostolique. — Noviciat pour la formation des Chefs d'ateliers. — Patronage et Œuvre de jeunesse, le dimanche et le jeudi. — Chapelle de secours (à La Villette). — Aumôneries diverses.

Orphelinat Don Bosco, 288, *rue Notre-Dame, Lille*, fondé en 1884. — Ateliers d'apprentissage: *relieurs, cordonniers, tailleurs, imprimeurs, menuisiers, serruriers, imprimeurs, graveurs*. — École apostolique. — Patronages.

Orphelinat Morgant, à *Guines (Pas-de-Calais)*, fondé en 1887. — Orphelinat de jeunes filles. — Enseignement primaire. — Ouvroir. — Patronage. — Asile.

Ferme du Rossignol, *Coigneux, par Mailly-Maillet (Somme)*, fondée en 1889. — Orphelinat agricole: *Grande culture*. — Élevage.

Oratoire de Jésus-Ouvrier, 28, *rue Beaumanoir, Dinan (Côtes-du-Nord)*, fondé en 1890. — Ateliers d'apprentissage: *cordonniers, tailleurs, menuisiers*. — École apostolique.

Colonie Saint-Joseph, *Ruitz, par Barlin (Pas-de-Calais)*, fondé en 1891. — Enseignement agricole. — École apostolique. — Enseignement primaire.

Maison des Filles de Marie-Auxiliatrice, *Sainte-Marguerite, près Marseille*, fondée en 1891. — Noviciat des Filles de Marie-Auxiliatrice de Don Bosco. — Ouvroir.

Œuvre de la Sainte-Famille, *Cité Montéty, Toulon*, fondée en 1893. — Cours primaires pour les externes. — Œuvre des vocations tardives. — Patronage et Œuvre des jeunes gens, jeudis et dimanches.

Oratoire Saint-Antoine de Padoue, *Route du Pont-Jubénil, Montpellier*, fondé en 1893. — Ateliers d'apprentissage: *cordonniers, relieurs, menuisiers*. — Enseignement agricole: *viticulture, horticulture*. — École apostolique. — Patronage. — Vocations tardives.

Orphelinat Saint-Jean, *Nizas (Hérault)*, fondé en 1894. Enseignement agricole: *viticulture*. — Classes primaires.

Patronage Saint-Hippolyte, *Romans (Drôme)*, fondé en 1896. — Patronage: *dimanches et jeudis*. — Cercle de jeunes gens. — *Cordonnerie*. — École apostolique.

Oratoire Saint-Maurice, *Rueil (Seine-et-Oise)*, fondé en 1896. — Noviciat destiné à former le personnel enseignant de la Province salésienne du Nord. — Enseignement agricole: *culture maraîchère*. — École apostolique.

Orphelinat Saint-Joseph, à *Montmorot, près Lons-la-Saulnier*, fondé en 1897. — Orphelinat agricole. — École apostolique.

Orphelinat Saint-Gabriel, à *Saint-Denis (Seine)*, dirigé par les Filles de Marie Auxiliatrice, fondé en 1898. — École primaire pour petits garçons. — Chapelle de secours. — Patronage de garçons.

Maison Saint-Charles, à *Mordreuc, par Pleudihen (C. du N.)*, fondée en 1899. — Œuvre des Vocations tardives. — Enseignement agricole — Élevage.

Orphelinat Saint-Antoine, à *Saint-Genis (Charente-Inférieure)*, fondé en 1898. — Enseignement agricole: *Viticulture*. — Grande culture. — Distillerie. — Classes primaires.

ALGÉRIE & TUNISIE.

Orphelinat Saint-Louis, *rue Ménerville, Oran (Algérie)*, fondé en 1891. — Classes élémentaires pour les externes. — Patronage et Œuvre de jeunesse, dimanche et jeudi. — Œuvre militaire. — Maîtrise paroissiale.

Oratoire de Jésus-Adolescent, *Oran-Ekmükl (Algérie)*, fondé en 1891. — Enseignement primaire. — Ateliers d'apprentissage: *menuisiers, serruriers, cordonniers, tailleurs*. — École apostolique. — Formation du personnel enseignant pour l'Algérie.

Maison des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, *Mers-el-Kébir, près Oran (Algérie)*, fondée en 1893. — École primaire. — Patronage. — Ouvroir.

Orphelinat agricole Perret, *La Marsa (Tunis)*, fondé en 1894. — École primaire. — Enseignement agricole.

Œuvre salésienne de Manouba. — Paroisse, Ouvroir et classe primaire pour jeunes filles, dirigés par les Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice.

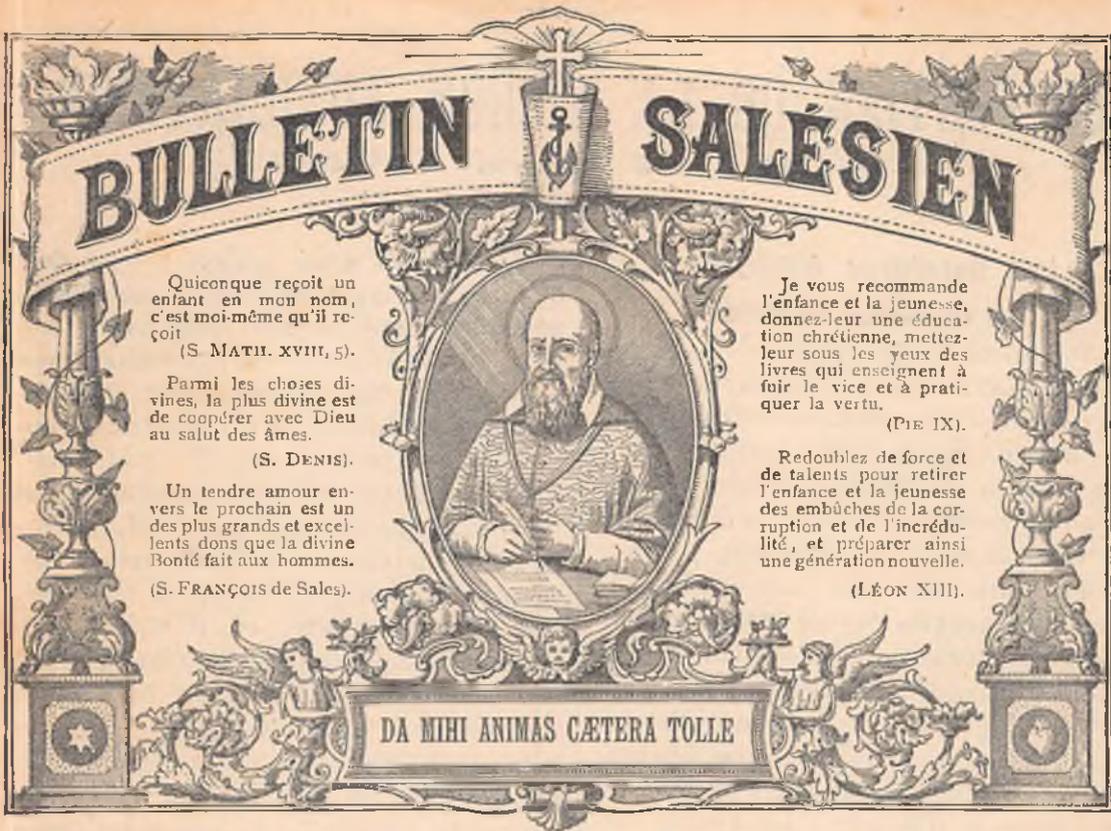
Maison de Don Bosco, *Tunis, 9, rue de l'École*, fondée en 1895. — Paroisse de Notre-Dame du Rosaire. — Patronage et Œuvre de jeunesse, dimanches et jeudis.

BELGIQUE.

Orphelinat Saint-Jean Berchmans, à *Litge*, fondé en 1891. — Enseignement professionnel. — Enseignement secondaire classique. — Église publique quasi-paroissiale. — Patronage: *dimanches et jeudis*. — Cercle de jeunes gens.

Orphelinat Saint-Charles, à *Tournai*, fondé en 1895. — Enseignement professionnel. — Enseignement secondaire classique. — Enseignement primaire.

Institut Saint-Louis de Gonzague, à *Hechtel*, fondé en 1896. Noviciat destiné à former le personnel enseignant pour la Belgique. — École apostolique. — Patronage. — Écoles du soir aux externes.



Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 268
Paris, rue de Retrait, 39, (Médicament). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XXII^e ANNÉE — N^o 10

Paraît une fois par mois.

OCTOBRE 1900

Après les vacances!

Que nos Lecteurs veuillent bien nous permettre aujourd'hui, de leur adresser un pressant appel en faveur de nos Œuvres, dont ils peuvent juger de la variété, par la page ci-contre.

Au mois d'octobre, après quelques semaines de vacances, toutes nos Maisons reprennent leur activité. De nouveaux enfants viennent combler les vides laissés par le départ des aînés. Les ateliers se repeuplent, et le travail devient urgent; les classes recommencent, et c'est alors qu'il faut donner aux écoliers livres et fournitures scolaires. Que de tracas pour tous les Directeurs afin de couvrir tous ces frais.

Parmi les moyens auxquels nos bons Coopérateurs peuvent recourir pour leur venir en aide, il y en a un à la portée de tous, c'est de vouloir bien s'adresser de préférence à nos Maisons pour tous les travaux qu'elles sont en mesure de faire. Les matières premières coûtent cher, il est vrai, mais encore là combien de Coopérateurs, honorables commerçants, seraient à même d'aider les Directions en leur évitant ces achats.

Le mois d'octobre passe vite et bientôt c'est l'hiver avec sa froidure. Les vêtements chauds font souvent défaut, quelle bonne occasion de penser un peu à tous ces pauvres petits! Livres d'étrennes, calendriers se trouvent en abondance dans nos Librairies, pourquoi aller ailleurs? D'autres produits encore réclament acquéreurs, dans nombre d'Orphelinats agricoles, qu'on les demande de préférence.

Pour Dieu, Notre-Dame Auxiliatrice et Don Bosco que ne ferait-on pas?

LE PONTIFE DE LA VIERGE AUXILIATRICE

1800 — 14 Mars — 1900 ⁽¹⁾

Les dernières épreuves.

Le Concordat de 1813.

Cinq mois après l'arrivée du Saint-Père à Fontainebleau, l'empereur Napoléon revint de sa désastreuse campagne de Russie. Après s'être occupé d'abord des affaires de l'État, il pensa ensuite qu'un rapprochement entre lui et le Pape, ou vrai, ou au moins apparent, pourrait lui être utile. Prenant pour prétexte le commencement de l'année 1813, il envoya à Fontainebleau un chambellan chargé de complimenter le Saint-Père, puis bientôt après Mgr Duvoisin, évêque de Nantes, chargé de rouvrir les négociations. Les conférences commencèrent entre les évêques de Trèves et d'Évreux, les quatre cardinaux Joseph Doria, Dugnani, Fabrice Ruffo et de Bayane, et monseigneur Bertazzoli, qui habitaient tous différents appartements dans le palais impérial. Quand ceux qui réglaient ce manège virent que le Pape était absolument anéanti, et paraissait hors d'état de résister à leurs demandes multipliées, et à leur insistance, ils calculèrent l'effet d'une de ces fièvres lentes qui dispose à la prostration des forces, et à une sorte d'apathie mêlée du désir de la mort. Quand ils n'eurent plus affaire enfin qu'à un corps débile, sans ressorts, qui ne pouvait presque plus recevoir de nourriture, ils voulurent laisser à l'empereur la gloire de la conclusion finale du traité, et dans la soirée du 19 janvier, accompagné de l'impératrice Marie-Louise, il se rendit à Fontainebleau et se présenta directement chez le Pape, le prit dans ses bras, le baisa au visage, et lui fit mille démonstrations de cordialité et d'amitié. La première soirée, on ne parla pas d'affaires. Le Pape, qui

avait toujours aimé quelque chose des qualités de Napoléon, et qui dans l'inépuisable bonté de son cœur avait toujours attribué tant de mauvais traitements à des subalternes iniques, parut satisfait de ces démonstrations extérieures. Il les raconta aux personnes qu'il voyait habituellement, et n'oublia pas la circonstance de l'embrassement et du baiser. Mais dans l'état d'affaiblissement où il était, il ne savait pas bien précisément ce que présageait cette visite, où il n'avait été question que de simples compliments d'un souverain pour un hôte sacré qu'il recevait dans un de ses châteaux.

Le jour suivant, il y eut d'autres entrevues entre le Pape et Napoléon. On a dit que dans un de ces entretiens l'empereur prit le Saint-Père par les cheveux et l'injuria vilainement; mais le Pape, plusieurs fois interrogé sur ce fait, a toujours dit qu'il n'était pas vrai: « Non, disait-il, il ne s'est pas porté à une telle indignité, et Dieu permet qu'à cette occasion nous n'ayons pas à proférer un mensonge. » On a pu cependant comprendre par les discours de l'empereur, qu'il prit avec le Pape un ton d'autorité, même de mépris, et qu'il alla jusqu'à lui dire qu'il n'était pas assez versé dans la connaissance des sciences ecclésiastiques, ce qui n'offensait pas moins la vérité que la politesse. Cependant les cardinaux qui avaient promis leur appui au gouvernement français, inquiétaient le Pontife, lui répétaient les mêmes arguments, et lui disaient qu'à sa place ils signeraient un concordat dont on proposait les bases; que les cardinaux étaient les conseillers naturels du Pape, et qu'ils persistaient à voir la fin des maux de la religion, dans une dernière complaisance dont le résultat serait de rendre à la liberté ceux

(1) Voir BULLETIN d'avril et suivants.

de leurs collègues qui, dans les fers, et par cette raison seule, ne pouvaient pas venir conseiller la même conduite; que d'ailleurs à leur arrivée, sans doute, ils approuveraient tout ce qui aurait été fait, dans l'extrémité déplorable où on était réduit. Le Pape Pie VII était âgé de 71 ans. Sa vie desséchée par les douleurs, des désordres de santé, le dégoût des aliments, sa sensibilité excitée par le désir de revoir les cardinaux qu'on retenait prisonniers, l'insistance importune de Bertazzoli, qui le pressait de tout accorder; les supplications des cardinaux italiens qui traitaient cette importante affaire, et qui le fatiguaient quelquefois de prévisions menaçantes, ou accompagnées d'une sorte de contemption; le silence absolu de toute voix sage, noble, qui vint relever cette âme flétrie par la souffrance; enfin les approches de la mort, tout contribuait à décourager le Pontife: il ne restait plus en ce moment à Pie VII que la faculté de ce mouvement de la main qui peut encore machinalement tracer un nom. Ce nom fut apposé le 25 janvier sur un papier que l'empereur signa sur-le-champ après lui.

Les circonstances positives qui ont précédé cette signature ne sont pas bien connues. On sait seulement que pour engager le Pape à recevoir la plume des mains du cardinal Joseph Doria, ses propres conseillers eux-mêmes firent croire que c'étaient de simples préliminaires qui devaient être secrets, jusqu'à ce que, dans le conseil de tous les Cardinaux réunis, on fût convenu de la manière de mettre à exécution ces articles provisoires. Alors le Pape, comme pris à partie par les trois cardinaux et les évêques qui le poussaient à tout accommodement quelconque, et violenté par la présence de l'empereur, qui le contemplait fixement, mais d'un air assez bienveillant, se retourna cependant vers quelques assistants de sa suite qui se trouvaient aussi présents, en leur demandant avec le regard un conseil. Dans cet état d'agitation, qui sait si un

non courageux, même proféré à voix basse, par le dernier des secrétaires, n'eût pas rendu à Pie VII toute son ancienne détermination? Ce *non* ne fut prononcé par personne. Au contraire, en baissant la tête et en pliant les épaules, ils répondirent par ce signe qu'on fait ordinairement quand on donne le conseil de céder et de se résigner. Finalement le Pape, au moment même où il signa, laissa clairement connaître qu'il ne signait pas d'après le vœu de son cœur. Il y a lieu de remarquer que ce traité est tout-à-fait insolite, puisqu'il est souscrit par les deux souverains qui traitent ensemble. Napoléon voulait apparemment, en agissant ainsi, s'épargner la crainte du refus d'une ratification. Cette pièce une fois signée par le Pape et par l'empereur, on parla sur-le-champ du rappel des cardinaux déportés, et de la délivrance de ceux qui étaient en prison. Il y eut de grandes difficultés pour la personne du cardinal Pacca; et ce fut alors, a dit depuis le Pape, une vraie bataille pour obtenir cette délivrance; l'empereur la refusait en disant: « Pacca est mon ennemi. » A la fin Napoléon céda, et dit qu'il ne faisait jamais les choses à demi. Alors il donna ordre d'expédier un courrier à Turin, avec l'injonction de mettre en liberté cette Éminence.

Rétractation du Concordat.

La délivrance.

Par ce traité, le Pontife abandonnait la souveraineté de Rome, dont il n'avait plus que l'administration comme souverain élu.

A l'arrivée de quelques cardinaux qui revinrent de l'exil où ils avaient été relégués, et surtout à l'arrivée du cardinal di Pietro, il s'entretint avec eux des articles qu'il avait signés, et ne tarda pas à voir sous leur véritable aspect les conséquences qui pouvaient naître de cette funeste signature. Rempli d'amertume et de douleur, il s'abstint pendant plusieurs jours de célébrer la messe, et ce ne fut que sur les instances d'un cardinal sa-

vant et pieux, qu'il consentit à s'approcher de nouveau de l'autel; et comme on le vit plongé dans le plus vif désespoir, il n'en cacha pas la cause aux évêques français et aux cardinaux qui logeaient dans le palais. Ce fut alors que Napoléon, craignant que le Pape ne se rétractât et ne révoquât ce qu'il avait accordé, rendit publics, contre la parole qu'il avait donnée, les articles du concordat, et les fit solennellement annoncer au Sénat conservateur par l'archichancelier Cambacérès. En ce moment, le cardinal Pacca arriva à Fontainebleau. Il rapporte ainsi ses entretiens avec le Pape :

« En m'approchant du palais impérial, je m'imaginai trouver un grand concours de monde, sachant que dans le même palais étaient logés quelques cardinaux, différents évêques français et même quelquefois des ministres de l'empereur. La communication avec le Saint-Père ayant été renvertie, je croyais que beaucoup de personnes devaient affluer de Paris ou de quelques autres villes voisines, pour des affaires de conscience : mais je ne vis que peu de personnes vulgaires ; une d'elles courut avertir le concierge, qui vint m'ouvrir la grande porte par laquelle j'entrai dans une cour spacieuse ; elle se termine par un escalier à deux bras, qui conduit aux appartements royaux. Je n'aperçus rien autre qu'une sentinelle qui était au haut de l'escalier. Toutes les fenêtres et toutes les portes qui y correspondaient étaient fermées, et il régnait un tel silence, qu'il me parut que j'entrais, non pas dans une maison royale, mais dans une autre prison d'État. Ne rencontrant qui que ce fût, pour demander audience, j'envoyai mon valet de chambre, qui revint peu de temps après avec Hilaire Palmiéri, un des serviteurs italiens laissés auprès du Saint-Père. Palmiéri me dit que je pouvais venir tel que j'étais et en habit de voyage, et que le Pape me recevrait sur-le-champ. Dans l'antichambre, le cardinal Doria vint au-devant de moi ; il m'embrassa en pleurant, et me fit diverses démonstrations d'affection et d'amitié, pour me prouver la satisfaction qu'il éprouvait de ma délivrance. Dans les autres salles, je trouvai les évêques français ; et étant entré dans la chambre où était le Pape, je vis qu'il avait fait quelques pas pour venir à ma rencontre. Je fus singulière-

ment étonné de le trouver si affligé, si pâle, si courbé, maigre, avec les yeux enfoncés, et comme immobile. Il m'embrassa cependant, et, avec beaucoup de froideur, me dit qu'il ne m'attendait pas si tôt. Je lui répondis que j'avais hâté mon voyage, pour avoir la consolation de me jeter à ses pieds et lui témoigner mon admiration de la constance héroïque avec laquelle il avait souffert une si longue, une si dure prison.

» Alors, plein de douleur, il m'adressa ces propres paroles : *Ma ci siamo in fine sporcificati..... quei cardinali..... ci strascinarono al tavolo, e ci fecero sottoscrivere.....* « Ces cardinaux nous ont entraîné à la table, et nous ont fait signer. » Puis me prenant par la main, il me conduisit au lieu même où il s'asseyait : il me fit placer à ses côtés, et après m'avoir adressé quelques questions sur mon voyage, il ajouta : « Vous pouvez à présent vous retirer, parce que c'est l'heure où viennent les évêques français. On a préparé pour vous un logement dans le palais. » Quand je sortis, je fus conduit à ce logement par l'intendant du château. Cet appartement était une seule chambre partagée en trois, donnant sur un grand corridor, où étaient logés également d'autres cardinaux et les évêques français. La solitude du lieu, le silence, la tristesse que l'on remarquait sur tous les visages, la profonde douleur dans laquelle je voyais le Pape plongé, l'accueil froid que j'avais reçu sans m'y attendre, me causèrent une telle surprise et me serrèrent tellement le cœur, qu'il est plus facile de l'imaginer que de le décrire. Peu de temps après vint Monseigneur Bertazzoli, pour me dire que le Pape m'avait congédié si vite afin de se débarrasser de l'audience ordinaire des évêques français, et qu'il me verrait volontiers avant le dîner. Il ajouta que je devais être prudent dans ce que je dirais, même en présence des propres domestiques du Pape, et je compris bien ce qu'il voulut me faire entendre. Je retournai auprès de Sa Sainteté que je retrouvai dans un état vraiment digne de compassion, qui me faisait craindre pour ses jours. Il avait été averti par les cardinaux di Pietro, Gabrielli et Litta, arrivés les premiers à Fontainebleau, de la faute causée par la surprise qu'on lui avait faite ; il en avait conçu une juste horreur, en entendant bien de quelle hauteur de gloire l'avaient fait tomber les conseils et les suggestions perfides. Ensuite, plus que jamais anéanti par une tristesse inconsolable, en parlant de ce qui était arrivé, il manifestait son excessive douleur, et m'assura qu'il ne pouvait chasser de son esprit

cette pensée de tourment qui l'empêchait de dormir, qui ne lui permettait de prendre de nourriture que ce qui suffisait pour ne pas consentir à mourir. « De cela, dit-il encore, je mourrai fou, comme Clément XIV. » Je fis alors et je dis tout ce que je pus pour le consoler. Je le conjurai de tranquilliser son esprit. J'ajoutai que de tous les maux qui accablaient l'Église, le plus funeste serait la mort du Pontife; que dans peu de jours il aurait auprès de lui tous les cardinaux qui étaient en France; qu'en les consultant on trouverait un remède au mal qui avait été fait. A ces mots, il parut reprendre ses sens, et me dit: « Croyez-vous donc qu'on puisse y remédier? — Oui, lui dis-je, très Saint-Père, à tous les maux, quand on le veut bien, il y a un remède. » A la fin de l'audience, il me dit de me préparer à aller à Paris, parce que je devais être présenté à l'empereur et à l'impératrice. Je cherchai à me dégager d'un voyage si déplaisant pour moi; mais le Pape reprit ainsi: « Puisque tous les autres cardinaux y ont été, si vous n'y alliez pas, on le prendrait en mauvaise part, on y trouverait un manque de respect à ces souverains. — Hé bien, très Saint-Père, repris-je, je boirai encore cette dernière lie du calice amer, et je partirai bientôt pour Paris. » Entre quatre et cinq heures après midi, je retournai auprès du Pape: la conversation tombait toujours sur le même sujet, dont il ne pouvait jamais se distraire, quelque soin que je prisse de la reporter sur un sujet différent. En continuant le discours, pour diminuer peut-être l'horreur qu'avaient inspirée les anti-canoniques concessions du dernier concordat, il me dit que l'empereur lui avait fait présenter des articles bien pires, et qu'il les avait rejetés. Alors il tira de son écritoire un papier qu'il tenait sous clef et qu'il me donna à lire. (C'est celui que Mgr Duvoisin avait remis au Saint-Père de la part de l'empereur.) Un des articles de ces propositions demandait l'exil perpétuel du cardinal Pacca. »

Il fut donc convenu que le Pape ferait une rétractation par une lettre directement adressée à l'empereur, et qu'ensuite il en ferait lire la copie à tous les cardinaux demeurant à Fontainebleau, en leur accordant la faculté de répandre cette rétractation, de toutes les manières qui seraient en leur pouvoir. Le Pape employa plusieurs jours à écrire cette lettre. Enfin, dans la matinée du 24 mars il fit appeler le colonel Lagorsse et lui

remit cette lettre pour l'empereur, en lui recommandant de la porter en personne à Paris, à l'instant même. Cet ordre fut donné au colonel du ton d'un homme qui était en paix avec sa conscience. Quand le colonel fut parti, le Saint-Père, suivant ce qui avait été convenu, fit appeler les cardinaux un à un, en audience séparée, et dit à chacun d'eux, qu'ayant déjà expédié à l'empereur la lettre dans laquelle il rétractait et révoquait toutes les concessions faites dans le fatal concordat du 25 janvier, il aurait désiré, comme pour l'allocution de juillet 1808, réunir en sa présence tous les cardinaux qui se trouvaient à Fontainebleau, pour leur adresser une allocution informative des faits et de ses propres sentiments, mais que pour éviter toute accusation de réunions trop publiques, il avait arrêté de faire lire à chaque cardinal cette allocution préparée, et la copie de la lettre écrite à l'empereur. En conséquence, dans l'audience de ce jour et dans celle du jour suivant, tous les cardinaux, et ceux qui connaissaient parfaitement et ceux qui ne connaissaient qu'imparfaitement l'affaire, furent admis auprès du Saint-Père, et invités à prendre lecture de ces pièces.

Dans cette nouvelle allocution, le Pape répétait qu'il regardait comme nuls le bref qu'il avait donné à Savone, et le concordat du 25 janvier; il finissait ainsi:

« Béni soit le Seigneur qui n'a pas éloigné de nous sa miséricorde! C'est lui qui mortifie et qui vivifie. Il a bien voulu *nous humilier par une salutaire confusion*. En même temps il nous a soutenu de sa main toute-puissante, en nous donnant l'appui opportun pour remplir nos devoirs en cette difficile circonstance. A nous donc soit l'humiliation, que nous acceptons volontiers pour le bien de notre âme! A lui soient aujourd'hui et dans tous les siècles l'exaltation, l'honneur et la gloire! »

Du Palais de Fontainebleau, le 24 mars 1813.

A peine le Saint-Père eut-il annoncé en ces termes à la partie du sacré collège qui était auprès de lui, la démarche hardie qu'il venait de faire, qu'il se ma-

nifesta dans toute sa personne un changement imprévu. Jusqu'alors, il avait été constamment plus ou moins plongé dans une douleur profonde qu'on lisait sur sa figure, et qui allait le consumant chaque jour : dès ce moment, son visage devint plus serein, il reprit une partie de son humeur joviale, accompagnée de son gracieux sourire ; ses yeux recouvrèrent leur charme, leur grâce et leur tendresse ; il ne se plaignait plus de manquer d'appétit, de ne pouvoir se livrer au sommeil, et il avoua qu'après ce qu'il venait de faire, il s'était senti soulagé d'un poids douloureux qui le fatiguait jour et nuit.

Cependant on attendait dans des trances cruelles l'effet qu'allaient produire sur l'esprit de Napoléon la rétractation inattendue du Pape et la révocation du concordat, qui renversaient tous les projets dus à tant d'intrigues, et rendaient en quelque sorte ridicule le grand triomphe qu'on avait cru trouver dans cet événement malheureux.

Napoléon, qui voulait passer pour ne pas savoir ce que lui avait écrit le Saint-Père, finit par prouver qu'il ne le savait que trop. Le 5 avril, on exila à Auxonne le cardinal di Pietro ; les évêques français furent contraints de quitter le château, enfin on ordonnait aux cardinaux, s'ils voulaient rester en cette ville, de s'abstenir de suivre toute négociation, d'écrire des lettres en France, de parler au Pape d'affaires ; autrement, leur liberté courrait de grands dangers. En même temps, le concordat était déclaré obligatoire pour tous les archevêques, évêques et chapitres de l'empire et du royaume d'Italie.

Les jours se succédaient au milieu d'un cruel état d'angoisse, et sous l'ennui d'une surveillance importune. Cependant on ne se lassait pas à Paris de tenter un accommodement, mais en vain. Tous les moyens furent vite épuisés : dame de cour, évêque, officier, puis encore le même évêque avaient échoué ; et c'est ainsi que se termina l'année 1813. Quelque temps après le rapport du dernier en-

voyé, des voitures vides arrivèrent, et furent rangées le long de la cour du château. Dans la même matinée, M. Lagorsse, qui avait été appelé à Paris, revint de cette ville. Le dîner terminé, le colonel, en adressant la parole aux cardinaux, et principalement au cardinal Mattéi, dit avec un air mystérieux, qu'il devait leur donner une grande nouvelle : qu'il avait reçu l'ordre de faire partir le Pape le jour suivant, et de le reconduire le plus tôt possible à Rome.

Sur-le-champ plusieurs cardinaux s'empressèrent d'aller chez le Pape pour lui annoncer cet événement. Ils lui conseillèrent d'insister pour être accompagné dans le voyage de trois ou au moins de deux cardinaux, et même d'un seul, si on ne pouvait pas obtenir davantage.

Le retour de Pie VII.

De Fontainebleau à Rome.

Peu de temps après, Lagorsse se rendit auprès du Pape, et, d'un ton respectueux, lui intima l'ordre du départ pour la matinée suivante. Le Pape, d'après le conseil qu'il avait reçu et approuvé, demanda pour compagnons de voyage trois cardinaux, puis deux, puis un seul. Il lui fut répondu que cela n'était pas permis par les instructions du gouvernement : il ne devait avoir, dans son carrosse, que Monseigneur Bertazzoli ; une voiture de suite aurait conduit le docteur Porta, son médecin, et un des chirurgiens de l'empereur chargé de prendre un soin spécial de la santé du Pape.

Le lendemain matin, 23 janvier 1814, le Pape, après avoir entendu la messe, se retira dans sa chambre à coucher, où il reçut tous les cardinaux qui se trouvaient à Fontainebleau. Là, avec une figure sereine, il leur dit qu'étant à la veille d'être séparé d'eux, sans connaître le lieu où il serait conduit, et sans savoir s'il aurait la consolation de les revoir auprès de lui, il les avait appelés dans cette chambre pour leur manifester

ses sentiments et ses intentions. Il continua ensuite en ces termes :

« Nous sommes intimement persuadé que vous, messieurs les cardinaux, ou réunis, ou dispersés nouvellement en divers pays, vous tiendrez la conduite qui convient à votre dignité et à votre caractère. Néanmoins, nous vous recommandons, en quelque lieu que vous soyez transférés, de faire connaître par vos démarches la douleur que vous devez justement éprouver de voir l'Église livrée à de si terribles et à de si déplorables calamités, et de contempler son chef comme un prisonnier. Nous consignons au cardinal doyen du Sacré Collège un papier contenant des instructions, écrit tout de notre propre main ; il vous sera communiqué par cette Éminence pour vous servir de règle et de guide. Nous ne pouvons pas douter que vous ne vous montriez fidèles aux serments que vous avez faits lorsque vous avez été promus au cardinalat, et qu'on ne vous trouve défenseurs zélés des droits du Saint-Siège. Nous vous *commandons* expressément (paroles inusitées dans la bouche du Pape Pie VII) de ne vous prêter à aucune stipulation de traité, ni sur le spirituel, ni sur le temporel, parce que telle est, à ce sujet, notre volonté ferme et absolue. »

Les cardinaux furent vivement émus ; plusieurs versèrent des larmes, et tous promirent fidélité et obéissance aux paroles du souverain. Ensuite, dans cette même chambre, le Pontife prit quelques légers aliments en continuant de s'entretenir avec les cardinaux de choses indifférentes, mais toujours avec la même sérénité, avec son ancienne jovialité que Dieu avait daigné lui rendre, et une douce gaîté, née d'un juste espoir de recouvrer sa liberté.

Alors, accompagné du même cortège, il alla faire une courte prière dans la chapelle du château, il bénit le peuple rassemblé, descendit dans la cour, et au milieu des sanglots de tant de personnes qui se demandaient à quel sort il était réservé, il monta dans la voiture préparée pour lui avec Monseigneur Bertazzoli. On croit que le cardinal Consalvi était auteur des instructions laissées au doyen ; elles prévoyaient tous les cas qui pouvaient survenir. Chaque cardinal y voyait

sa conduite tracée avec précision, et ne pouvaits'écarter de semblables injonctions.

Les cardinaux Mattéi, Dugnani, della Somaglia et Pacca, partirent tous les quatre le premier jour, et les autres, les jours suivants. Cependant on avait conduit le Pape à La Motte-Beuvron, à Brives, à Montauban, à Castelnaudary. Là, beaucoup de dames demandèrent à lui être présentées. La relation du cardinal Pacca dit expressément que, dans cette ville, un gendarme en repoussant une dame lui donna un soufflet. Le même cardinal raconte que lorsque le Pape passait le Rhône sur le pont de bateaux, de Beaucaire à Tarascon, les habitants des deux villes se réunirent pour lui offrir les témoignages de la plus tendre vénération. On n'entendait qu'acclamations de joie, applaudissements, félicitations. Le colonel Lagorsse dit alors à tout ce peuple : « Que feriez-vous donc si l'empereur passait ? » A ces mots le peuple répondit : « Nous lui donnerions à boire. » Ceci pouvait faire prévoir ce qui arriverait plus tard à Orgon. Le colonel s'étant alors mis en colère, un des plus violents de la troupe lui cria : « Colonel, est-ce que vous auriez soif ? » Telles étaient les dispositions ardentes du peuple du Midi de la France. Le Pape répondait toujours qu'il ne fallait pas s'abandonner à des exaspérations, et il répéta encore là une fois ce qu'il avait dit précédemment : « *courage et prière.* »

Durant ce temps, Napoléon continuait d'être malheureux à la guerre. Malgré les efforts de son génie, malgré ses mouvements rapides, ses brillants calculs, la France était envahie ; la capitale allait être investie ; quant au Pontife, il continuait son glorieux voyage. Cependant il devait éprouver quelques retards. Il s'était fait une immense révolution à Paris, à la suite de l'occupation de cette ville. Le gouvernement provisoire prit le 2 avril l'arrêté suivant :

« Le gouvernement provisoire, instruit avec douleur des obstacles qui ont été mis au

retour du Pape dans ses États, et déplorant cette continuation des outrages que Napoléon Bonaparte a fait subir à Sa Sainteté, ordonne que tout retardement à son voyage cesse à l'instant, et qu'on lui rende dans toute la route les honneurs qui lui sont dus. Les autorités civiles et militaires sont chargées de l'exécution du présent arrêté.»

Il était scellé des armes du prince de Bénévent, et signé du prince de Bénévent, du duc de Dalberg, du général comte Beurnonville, de M. Jaucourt et de l'abbé de Montesquiou.

Le vice-roi traita le Pape avec un grand respect, et lui facilita les moyens de se rendre à Parme, d'où il passa à Césène. Ce fut là que le Pontife donna une nouvelle preuve de la beauté, de la générosité de son âme. Il suffit de raconter ce trait dont l'antiquité n'a pas laissé d'exemple. Dans cette ville, le roi Joachim Murat demandait à présenter ses hommages au Pape Pie VII. Il fut admis sur-le-champ à l'audience de Sa Sainteté. Après les premiers compliments, Joachim fit entendre qu'il ignorait le but du voyage du Pape. — « Mais nous allons à Rome, répondit Pie VII; pouvez-vous l'ignorer? — Comment Votre Sainteté se détermine-t-elle ainsi à aller à Rome? — Il semble que rien n'est plus naturel. — Mais Votre Sainteté veut-elle y aller malgré les Romains? — Nous ne vous comprenons pas. — Des principaux seigneurs de Rome et de riches particuliers de la ville m'ont prié de faire passer aux puissances alliées un mémoire signé d'eux, dans lequel ils demandent à n'être gouvernés désormais que par un prince séculier. Voici ce mémoire. J'en ai envoyé à Vienne une copie; j'ai gardé l'original, et je le mets sous les yeux de Votre Sainteté pour qu'elle voie les signatures.» A ces mots, le Pape prit des mains de Joachim le mémoire qu'il lui présentait, et, sans le lire, même sans le regarder, il le jeta dans un brasier qui se trouvait là, et qui le consuma à l'instant; puis il ajouta: « Actuellement, n'est-ce pas, rien ne s'op-

pose à ce que nous allions à Rome? » Ensuite, sans humeur, sans colère, sans un ton d'insulte, il congédia celui qui avait envoyé de Naples, en 1809, des troupes pour assurer l'enlèvement. Ce trait d'un chrétien, d'un souverain clément, d'un politique, si l'on veut; ce trait sans aucune préparation, sans aucun sentiment d'ostentation orgueilleuse, que l'on a su par Joachim lui-même; ce pardon si promptement accordé aux plus dangereux de ses sujets et la naïveté des conséquences que le Pontife en tire pour un prompt retour à Rome, effrayèrent Joachim, qui n'était pas désintéressé dans cette affaire, s'il avait, comme on le dit, sollicité les signatures apposées au bas de ce mémoire, et il n'osa pas apporter d'obstacles à la continuation du voyage triomphal du Pape.

Pie VII arriva le 12 mai à Ancône, et fut reçu avec des transports indicibles de joie. Une foule de marins habillés uniformément, dételèrent les chevaux de sa voiture, y attachèrent des cordes de soie rouges et jaunes, et la traînèrent au milieu des cris d'allégresse. On entendait l'artillerie des remparts, et le son des cloches de toutes les églises. Il descendit sur la place Saint-Augustin, donna la bénédiction du haut d'un arc triomphal, de là passa à la loge des marchands, d'où il bénit la mer; puis il alla loger au palais Pichi, où il resta jusqu'au 14. Le 13 il couronna, dans la cathédrale, l'image de la Vierge sous le titre de *Regina Sanctorum omnium*. Le 14, il partit pour Osimo, une garde d'honneur, vêtue de rouge, l'escorta jusqu'à Lorette. Dans son voyage, il ordonna d'accueillir avec bienveillance madame Lætitia, qui venait demander un asile à Rome, et le cardinal Fesch qu'il traita avec une bonté particulière. Au moment où il apprit que le cardinal Fesch approchait, le Pape dit: « Qu'il vienne, qu'il vienne; nous voyons encore ses grands vicaires accourir à Grenoble au-devant de nous: Pie VII ne peut pas oublier

» le ton de courage avec lequel on a
» prêté le serment prescrit par Pie IV. »

Des commissaires pontificaux s'étaient présentés pour prendre possession de Rome. Monseigneur Naro, majordome, trouva, dans des appartements du Pape au Vatican, un dépôt d'objets du plus grand prix, et contenant tous les ornements pontificaux ornés de leurs joyaux, et même une somme d'or qu'on pouvoit évaluer à 30,000 écus, qui y avait été cachée en 1809, lorsqu'on craignoit que le Pape ne fût transféré du Quirinal au Vatican. Quelques personnes religieuses connaissaient ce dépôt, mais elles n'en avaient pas parlé.

Le 24 mai, le Pape fit son entrée solennelle à Rome, ayant sur le devant de sa voiture le cardinal Mattéi, doyen du sacré collège, et le même cardinal Pacca qu'on avait enlevé avec lui de Monte-Cavallo. On observa malignement que le général qui escortait le triomphe était le même Pignatelli-Cerchiara qui avait commandé les troupes en bataille sur la place du Quirinal, au moment de l'expédition de Radet. Dans Rome, quelques dispositions étaient incertaines; des hommes associés à la cause des Français, ou compromis par d'autres motifs, balançaient. Un prélat raconta en détail l'événement de Césène, et tous les esprits furent bientôt unanimes pour assurer au Pape une réception d'affection, de tendresse et de reconnaissance. Il ne manqua personne à cet appel, pas même les signataires du mémoire de Joachim.

Quelles devaient être les émotions de Pie VII, de se voir ainsi ramené, comme par un prodige, dans sa capitale, dans son palais, dont on l'avait arraché depuis près de cinq ans! Quelle ne dut pas être la ferveur de sa prière, quand il s'agenouilla dans Saint-Pierre pour remercier Dieu de ce glorieux retour! C'était un bien autre retour que celui du 16 mai 1805. Le Pape a plusieurs fois parlé lui-même des pleurs qu'il a versés en revoyant la porte du palais devant laquelle il bé-

nissait Rome en partant, le *cortile* qu'il avait parcouru sous l'escorte de la gendarmerie, ému par les sanglots de ses serviteurs; l'escalier qu'il avait descendu à travers les débris des fenêtres brisées; la galerie où ses gardes avaient été désarmés, parce qu'il défendait toute résistance; le salon d'audience où il avait adressé au général une si noble interpellation; enfin sa modeste chambre, au lit sans ciel et sans rideaux, où Radet lui disait que rien ne serait dérangé en son absence, et qu'il trouva trop magnifiquement meublée pour lui.

Le lendemain, on sut qu'un des seigneurs qui avaient apposé leur consentement au mémoire de Joachim, en avait demandé pardon au Pape, et que le Saint-Père lui avait répondu: « Et nous, croyez-vous que nous n'ayons pas quelque faute à nous reprocher? Oublions de concert tout ce qui s'est passé. » Dès ce moment, l'allégresse dans l'État fut universelle.

* * *

Et c'est en souvenir de cette heureuse délivrance et à la suite d'un vœu fait à Savone en 1811 que l'année suivante Pie VII établissait solennellement la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, qu'il fixa au 24 mai, jour anniversaire de sa glorieuse rentrée dans la ville éternelle, d'où il avait été enlevé cinq ans auparavant.

Notre-Dame Auxiliatrice qui avait déjà sauvé le monde chrétien de l'invasion des Turcs en 1571, saura bien encore délivrer l'Église et son Pontife, de la persécution qu'ils supportent en ce moment. Adressons-lui donc avec confiance nos humbles prières pour que nous puissions voir bientôt tomber les chaînes du Vicaire de Jésus-Christ et être les heureux témoins du triomphe de l'Église universelle.





LA NAVARRE.

La Fête du Sacré-Cœur.

Le dimanche 8 juillet sera désormais au nombre des journées inoubliables dans les annales de **La Navarre**.

Selon le désir exprimé par N. V. Père Don Rua, chacun s'était efforcé pendant ce beau mois de juin de témoigner au Sacré-Cœur de Jésus un amour plus ardent par une dévotion plus soutenue. Restait la fête elle-même à laquelle il fallait donner tout l'éclat possible. Aussi, pavoisement de la maison, offices solennels, bénédiction d'un drapeau, procession aux flambeaux, feu d'artifice, rien n'a manqué.

La journée revêtait un caractère spécial de Solennité par la présence de M. l'abbé Siméoni, tout récemment ordonné prêtre, qui venait apporter les prémices de son sacerdoce à la maison, dans laquelle il avait passé les belles années de sa cléricature.

La journée s'annonça par un temps splendide agrémenté d'un doux zéphyr faisant flotter au vent oriflammes et drapeaux; pas un nuage ne dérobait la vue du beau ciel de Provence.

De bonne heure, les tribunaux de la Pénitence étaient assiégés; chacun voulait se purifier dans le sang sorti du Sacré-Cœur de Jésus et lui offrir ensuite une âme bien blanche à visiter.

A 7 heures, la cloche réunit toute la maison au pied de l'Autel. M. le Directeur offrait le Saint Sacrifice et, pendant une heure trop courte, hélas! chacun, par des prières ardentes et de pieux cantiques, laissa déborder son cœur dans celui du Sauveur, qui nous a tant aimés. La Communion fut générale.

Vers 10 heures, des salves d'artillerie nous annoncent l'arrivée du nouveau prêtre. Quelques instants plus tard, entouré de ses con-

frères et assisté du Supérieur de la maison, il gravissait les degrés de l'autel, pendant que l'harmonium accompagnait, de ses plus suaves accords, une messe en musique brillamment exécutée par la maîtrise de l'orphelinat. Quelle plume peut rendre les émotions d'un jeune prêtre lorsque Jésus, obéissant à sa voix, apparaît dans ses mains consacrées ?

La messe terminée, on se rendit processionnellement bénir une statue de N.-D. de Lourdes, placée dans une charmante grotte construite en son honneur.

Le soir à l'issue des Vêpres, on ne peut plus solennelles, des émotions d'un autre genre nous attendaient. Notre bon Directeur, l'orateur du jour se présenta à son auditoire précédé d'un drapeau national qui cachait dans ses plis l'image du Sacré-Cœur.

En s'inspirant de ce signe sacré: « Voilà, nous dit-il, le drapeau. Devant ce signe le front s'incline et les plus nobles sentiments du cœur se disputent le premier rang pour saluer en lui l'emblème de la gloire et tout ce qu'une nation a acquis d'héroïsme et de grandeur. Le drapeau, continuait-il d'une voix plus forte, est la gloire même du pays, le signe par excellence de son honneur et de ses intérêts, le drapeau, dis-je, est l'identification parfaite de son glorieux passé. Il est l'âme de la nation que chacun doit aimer, défendre et s'efforcer de rendre glorieux.

» Pourquoi, ajoutait-il, ce drapeau se présente-t-il aujourd'hui portant l'image sacrée du Cœur de Jésus. Ah! c'est que la France aime le Sacré-Cœur et le Sacré-Cœur aime la France.

» Oh! oui, le Sacré-Cœur aime la France. Il y envoie son plus cher ami Lazare, il l'appelle sa fille aînée et en fait l'instrument de sa volonté: *gesta Dei per Francos*. Quelle nation peut se glorifier d'avoir reçu autant de visites de Jésus et de sa divine Mère? Allons à Paray-le-Monial, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain et nous y constaterons, ce que Jésus et Marie ont fait et font encore pour la France. D'ailleurs sa prospérité n'est-elle pas un signe de la prédilection du Sacré-Cœur pour elle ?

» D'autre part, la France aime le Sacré-Cœur, elle ne fut point insensible à son amour et à ses grâces divines: son histoire le prouve.

» Depuis les Pépin le Bref, les Charlemagne et les saint Louis jusqu'aux de Sonis et aux

Lamoricère, on trouva toujours des protecteurs de l'Église, de son Chef auguste, et de généreux soldats qui se faisaient un grand honneur de mourir sur le champ de bataille

le drapeau du Sacré-Cœur à leurs mains. Et de nos jours encore, la superbe basilique du Vœu national, qui domine les hauteurs de Montmartre, ne dit-elle pas à l'Univers entier combien la France catholique aime le Sacré-Cœur? »

Arrive, enfin, le moment solennel de la bénédiction du drapeau national. Encore enroulé sur sa hampe, il s'incline un instant pendant que le prêtre prononce les paroles liturgiques; puis, se déroulant aussitôt, au son des tambours, des clairons et au bruit des salves d'artillerie, l'image du Cœur de Jésus apparaît triomphante au sein de l'étendard.

Salut, drapeau de la France catholique! Puisses-tu rallier bientôt sous tes plis sacrés tous ceux qui s'honorent du beau nom de Français.

La bénédiction du Très Saint Sacrement avec consécration du genre humain au Sacré-Cœur clôture cette émouvante et inoubliable cérémonie.

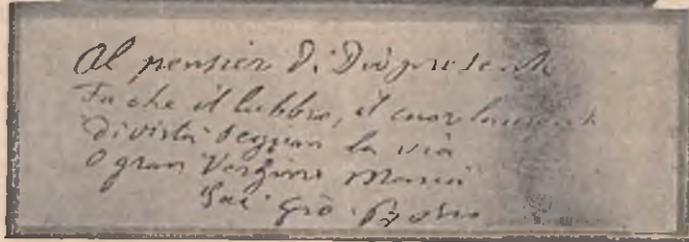
Après le repas du soir, eut lieu la procession aux flambeaux, vrai triomphe. Le drapeau du Sacré-Cœur précédait. Deux cents voix chantaient des cantiques, que répétaient les échos des collines environnantes.

Entourée de mille lumières, majestueuse et triomphante s'avancait la statue du Sacré-Cœur portée par les membres de la Confrérie des Amis du Sacré-Cœur.

Au retour de la procession, la statue est

placée au milieu d'un magnifique transparent, disant à tous: « Voici le Cœur qui a tant aimé les hommes. »

Un brillant feu d'artifice mettait le comble



Reproduction d'un ancien portrait de Don Bosco sous lequel il avait écrit de sa propre main les vers suivants: A la pensée de Dieu présent — Fais que les lèvres, le cœur, l'esprit — De la vertu suivent la route — O grande Vierge Marie.

Don Bosco, prêtre.

à la joie générale, et, après avoir dit les prières du soir aux pieds du divin Cœur de Jésus, chacun se retira prendre son repos en saluant encore une fois Jésus aux cris de: Vive le Sacré-Cœur!!!





BRÉSIL

Une nouvelle Mission au Matto Grosso.

(Relation de Don Jean Balzola.)

Cuyabá, 29 Septembre 1899.

BIEN-AIMÉ PÈRE DON RUA,

Je puis enfin réaliser la promesse que je vous faisais de Corumbá, au mois de mai dernier. La présente relation est, pour ainsi dire, la suite de celle que vous adressa notre cher Don Solari sur sa mission pastorale au Sud du Matto Grosso, avec cette différence toutefois que cette seconde partie est de beaucoup plus succincte et s'occupe des régions de l'Est. Depuis trois ans déjà, ces infortunées populations désiraient ardemment notre visite: il nous fut jusqu'à présent impossible de répondre à leurs vœux et de satisfaire ainsi nos ambitions de missionnaires.

En bonne compagnie. — **A Corumbá.** — **Les miracles de l'obole de l'ouvrier.** — **Sur les bords du Paraguay et du Taquary.** — **Les premières péripéties.** — **Heures monotones.** — **La présence de Dieu.** — **Les fruits de l'éducation de Collège.** — **Une belle leçon.** — **A fleur d'eau.** — **Depuis sept ans.** — **Dans un village indien.** — **Un express.** — **Sur la porte d'un parc.**

Je quittai Cuyabá le 20 mai, emmenant avec moi deux anciens élèves de la Maison, recommandables par leur édifiante conduite et leur zèle éprouvé de catéchistes. Je profitai d'un vapeur qui emportait vers le Sud certaines personnalités politiques, au nombre desquelles je reconnus le Colonel Joseph Alves Rileiro (celui qui, l'an dernier, entourait de tant d'égards Don Solari d'abord à Miranda puis à Aquidana; il est aujourd'hui devenu vice-président de l'Etat). Je saluai

aussi parmi les passagers M. Jean Auguste qui fut déjà un aimable compagnon de voyage, lors de notre première excursion au Matto Grosso, en 1894: ce célèbre avocat évoque avec sympathie et vénération la mémoire regrettée de Mgr Lasagna, dont il conserve, avec un soin jaloux, plusieurs souvenirs et certains autographes. L'excellent Major Andrea Virginio de Albuquerque, dont le frère devait m'hospitaliser au centre même de la mission, se fit un plaisir de m'accompagner jusqu'à la fin de mon itinéraire. Au bout de quatre jours, qu'un entourage si distingué me fit trouver bien courts, nous descendions à Corumba. Le retard de l'embarcation qui devait nous transporter à Coxim, sis à mi-chemin de notre voyage, nous permet de recevoir le cordial accueil des nouveaux habitants du Collège salésien. Cette maison, ouverte depuis deux mois, compte déjà 120 élèves externes, chiffre étonnant et non moins que consolant pour un cœur d'apôtre.

Accompagné du Directeur de l'Établissement, je rendis visite aux principaux Bienfaiteurs de l'œuvre salésienne: tous exprimèrent leur réelle satisfaction de voir enfin, par la création d'un Oratoire de Don Bosco dans le pays, réalisée au milieu d'eux, après quatre années d'efforts et de sacrifices, la promesse que leur avait faite Mgr Lasagna en 1894. Le faubourg de *Ladario*, qui possède l'arsenal de marine, me procura de bien vives consolations. La première fois que je m'y suis rendu, j'étais alors avec Mgr Lasagna, il n'y avait pas l'ombre de la plus petite chapelle. Or, aujourd'hui, s'élève au centre du pays, une gracieuse église, construite avec les modestes souscriptions du peuple ouvrier et desservie par un prêtre salésien. Le ministre sacré s'y porte chaque samedi pour les Offices du dimanche; inutile d'ajouter qu'il est chéri et vénéré de toute la population. Ces jours derniers, le vaillant missionnaire préparait à la première communion une soixantaine de grands enfants de 18 à 20 ans et autant de jeunes filles. Que le Seigneur est vraiment miséricordieux! Quel bien immense n'est-il pas donné d'accomplir à l'apôtre salésien partout où il passe! Cette intéressante localité de *Ladario* exigerait, pour le moins, deux prêtres à demeure fixe pour faire l'évangélisation complète de la paroisse. Mais où les prendre?

Oh daigne notre puissante Auxiliatrice diriger ici, en grand nombre, d'intrépides et pieux ouvriers apostoliques, si elle désire voir récolter entièrement l'abondante moisson que ses mains maternelles se sont plu à semer dans les sillons confiés aux fils de son fidèle serviteur Don Bosco.

Depuis bientôt 10 jours nous attendions à Corumba le voilier *San Salvatore* : cet esquif devait, pendant plus de 20 jours, nous servir et de maison et de chapelle. Finalement, le 4 juin, nous poursuivions notre voyage dans la direction du Rio Paraguay et du Taquary. Cependant tantôt un employé, tantôt un passager n'était point à son poste. Tous ces braves gens étaient pris plus ou moins d'eau-de-vie. Je désespérais de sortir de ce mauvais pas; et, pour tout dire, si je n'avais su qu'après le premier jour, nous pourrions déjà suivre le courant, le vent gonflant nos voiles, et que de ces ivrognes nous n'aurions su que faire, je me serais repenti de notre premier engagement. Leurs masques avinés ne nous promettaient en effet rien de rassurant en cas de danger. Mais, protégés par la Madone de Don Bosco, nous nous confions en la Providence. Je ne me suis jamais trouvé moins à mon aise que sur cette embarcation; on s'y sentait entassé, gêné, étouffé; étendu sur le dos, sans matelas, tel un moribond, je devais, dans cette posture peu confortable, lire, manger et dormir. Et sachez que j'étais l'un des mieux partagés; le Commandant Laurentino et le Major Andréa Virginio étaient réduits en effet ou à rester debout ou à s'asseoir sur les bagages. Malgré l'exiguïté de notre maison flottante, il me fut doux de pouvoir chaque matin célébrer le Saint Sacrifice de la Messe, pour mon propre encouragement et celui de mes compagnons de voyage. Pendant cinq jours nous ne rencontrâmes aucun vestige d'habitation, et malgré la richesse luxuriante et l'infinie variété de la nature que dessinaient les horizons illimités se succédant à nos yeux éblouis, ce vide d'êtres intelligents, cette absence de créatures humaines rendait les heures monotones et interminables; cela nous mettait au cœur une tristesse inexplicable. Heureux le missionnaire catholique qui dispose en ces sombres instants d'un moyen infaillible pour fortifier alors son courage.

Instinctivement sa pensée se rapproche de ce Dieu qui, sur les immensités des mers, au fond des déserts les plus lointains, à travers les forêts vierges les plus impénétrables aux rayons du soleil, repose toujours amoureusement son paternel et divin regard sur chacune de ses humbles créatures. La présence du Seigneur! Mais voilà le secret qui met un rayon de soleil dans la vie du Missionnaire chevauchant à la conquête des âmes au milieu des bois silencieux ou à travers les étendues sablonneuses; et je puis vous assurer qu'à certains moments cette présence

du Créateur semble plus vivante et plus proche de nous.

Le soir du cinquième jour nous rencontrons un premier groupement de tribus, de minable condition, mais aux mœurs douces et simples, de celles que forme la campagne, grâce à l'éloignement de la corruption des villes. Tout ce monde paraît enchanté de la présence du Missionnaire, qui en profite pour commencer, parmi eux, sans plus tarder, son salutaire apostolat, baptisant, confirmant et confessant, en même temps qu'il leur donne les instructions opportunes. Mais qui m'eût dit qu'au milieu de ce mystérieux pays il me serait donné de constater les heureux fruits de notre Collège de Cuyabá? Un ancien élève de cette maison remplit à merveille au fond de cette campagne le rôle de missionnaire: en effet il va enseigner le catéchisme dans les foyers, et en cas de nécessité, il administre le Saint Baptême. On est heureux de toucher du doigt les résultats si consolants de l'éducation solidement chrétienne reçue à Cuyabá.

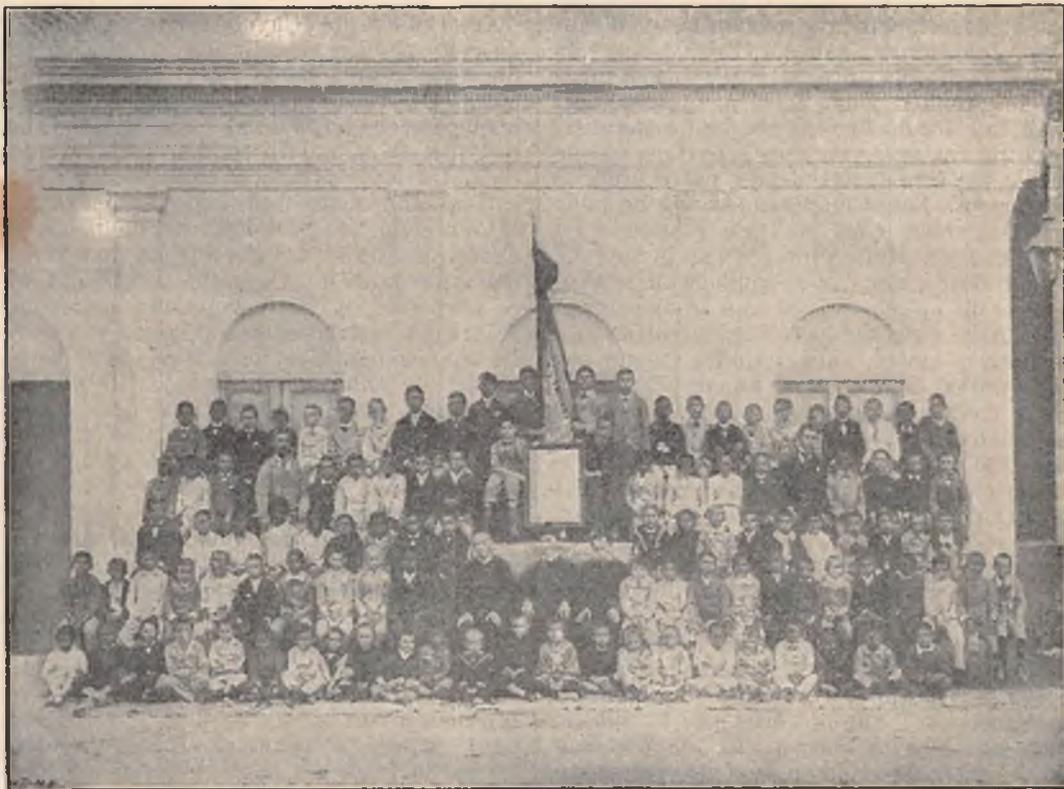
Ce premier arrêt fut d'ailleurs de bien courte durée. Six ou sept jours à peine de traversée nous séparant de Corumba, les fidèles vont se porter en ce centre populeux, soit pour y suivre les instructions, soit pour y recevoir les sacrements. C'est l'occasion de faire ressortir une fois de plus la leçon de foi et de piété que nos chrétiens d'Amérique donnent en pareilles circonstances à leurs coreligionnaires européens qu'une ou deux heures de marche tient obstinément éloignés de leur Église paroissiale.

Remontés sur notre embarcation, nous poursuivons l'itinéraire adopté. Plus nous pénétrons à l'intérieur du pays, plus les deux rives s'animent de la double vie des constructions et de la population; mais conjointement je sentais croître les œuvres, les fatigues et les sueurs de mon futur ministère. Notre esquif tantôt glissant au fil de l'eau, tantôt stoppant momentanément pour me donner le temps de vaquer à mon apostolat me faisait l'effet de quelque monstre amphibie qui parfois se déplace, parfois aussi s'immobilise comme pour mieux saisir sa proie. À droite et à gauche du fleuve, de temps à autre se montraient, assis sur la rive, des amas de cabanes plus ou moins denses: mais partout les habitants débordaient de joie à la descente du Missionnaire, messager des célestes paroles et des grâces divines, en leur apportant le bienfait des Sacrements et la célébration de la Sainte Messe. Pauvres Indiens! Depuis plus de sept ans, ils n'ont pas vu l'ombre d'un prêtre, et cela vous explique pourquoi ils reçoivent maintenant le Salésien comme envoyé du Ciel et lui confient toutes leurs peines. Aussi sont-elles inexprimables les consolations qu'éprouve le cœur sacerdotal au sein de ces foyers où il peut admirer combien est enracinée profondément dans l'âme humaine la foi sucée avec le lait ma-

ternel et combien il a raison de se croire revêtu d'une paternité surnaturelle.

Après quelques jours de cette existence nomade nous tombons dans un modeste village d'Indiens Terrenas, reliés à la même tribu que ceux rencontrés par Don Solari à Miranda. Le gros de la population, initié aux éléments de la civilisation, possède un savoir relativement suffisant des questions religieuses, de sorte que je trouvai peu d'individus à baptiser ou à confirmer. D'un naturel doux et beaucoup plus souple que les Coroados, on les gagne facilement en leur témoignant

qui, vide maintenant de passagers, accélère sa course vers le port, nous pûmes chevaucher quelques heures vers la terre ferme. Ce fut au cours de cette excursion qu'il me fut donné de voir jusqu'à quel point la foi ignorante et superstitieuse de cette nation la conduisit aux excès de la barbarie. En longeant un parc destiné aux troupeaux, je remarquai de la terre fraîchement remuée. Ne pouvant deviner ce que pouvait être cette étrange trouvaille, me refusant à croire qu'une sépulture ait eu lieu en cet endroit, je demandai des explications à mon guide. —



Brésil. — Les premiers élèves de l'Oratoire de Corumbà (Matto Grosso).

un affectueux intérêt; on parvient même à en faire d'édifiants chrétiens. Je leur fis don de différents objets de piété ce qui mit leur joie à son comble. La simplicité de leur esprit et la bonté de leur cœur me font croire qu'un zélé missionnaire pourrait provoquer au milieu de ces pauvres indiens des fruits prodigieux de religion et de civilisation.

Comme cela était convenu avec les habitants de Coxim, dans le but d'abrégier le voyage, en évitant les continuels méandres du fleuve et en coupant à travers les savanes, je déléguai un serviteur sur la capitale afin de nous en ramener des montures. A *Porto Alegre* nous avons déjà pu nous procurer quelques chevaux, et, abandonnant la barque

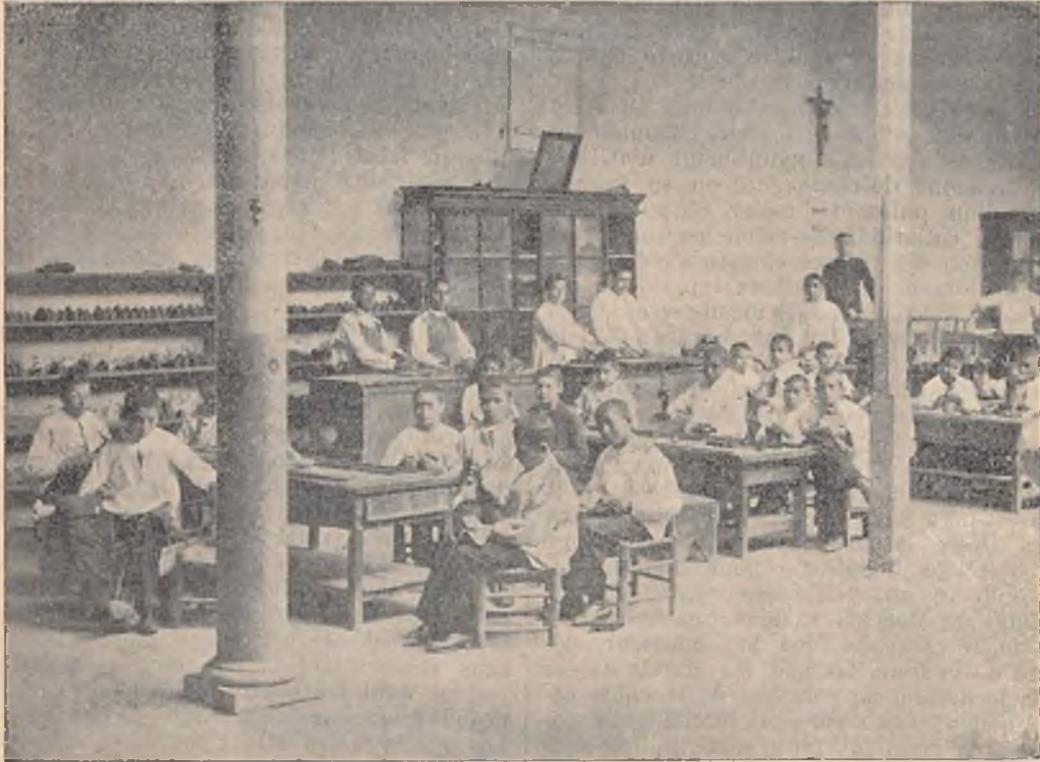
« Avant-hier, me répondit-il, nous avons enterré ici un ange, c'est-à-dire un enfant de quelques mois, et cela pour attirer la prospérité sur le bétail et en éloigner la peste et les autres fléaux préjudiciables aux troupeaux. Les bêtes devront, pour passer, fouler cette sépulture: elles deviendront du même coup bénies d'En-Haut, et la population elle-même, vient implorer sur cette tombe de semblables bénédictions. » — Je demeurai profondément atterré de telles explications, voyant tant de sincérité dans la foi mêlée à tant de superstition dans l'ignorance; je fis comprendre au propriétaire tout l'odieux d'une pareille profanation et promettre de n'y plus récidiver à l'avenir.

Arrivée à Aldéa. — Emprunt de montures. — Mauvais échange. — Les mules restent toujours mules. — Une chute inoffensive. — La nuit au désert. — Au clair de la lune. — Les mésaventures d'un paquet. — Que faire? — Dans une famille. — Enfin nous y voilà.

Nous voguons de nouveau dans notre embarcation désormais légendaire, et la voilà qui prend une allure des plus rapides. La veille de la Saint-Jean, nous abordons un pays connu sous le nom d'*Aldéa*: depuis bientôt 19 jours nous l'appelions de tous nos vœux.

avait offert, nous montons à cheval et en route pour le désert.

Nous suivons d'abord un sentier qui à Porigine se contente de serpenter mais dont les caprices se jouent bientôt à travers les fourrés vierges et les sauvages escarpements du terrain. Au bout de quelques heures, nous trouvons notre commissionnaire accompagné de montures. Faisant halte sur les bords d'une nappe d'eau voisine, nous reprenons quelques forces, étanchons notre soif au cristal du bassin et congédions, non sans de vifs remerciements, le fils du propriétaire dont la bien-



Pérou. — Atelier de cordonniers de l'Oratoire salésien de Lima.

Là prenait fin le martyre de cette navigation: il nous restait à franchir par terre quelques 80 km. et nous comptions bien trouver notre domestique de retour de Coxim avec son équipage. Nos calculs furent déjoués, et force nous eût été de retarder encore notre départ de quelques heures, si un obligeant propriétaire des environs, dont les écuries renfermaient les montures suffisantes à notre caravane, ne les eût spontanément mises à notre disposition à titre gracieux. Nous acceptons l'offre providentielle et remercions l'aimable fermier de ses généreuses avances; soulageant la barque des provisions les plus indispensables et nous munissant de ce viatique qu'un prévenant bienfaiteur, répondant au nom d'Edouard de Lara Falcone, si la mémoire m'est fidèle, nous

veillance nous avait prêté les premières montures. Effectivement quitter de si bons chevaux pour monter des mules qui, malgré tout, restent toujours des mules, ce n'était pas faire un échange avantageux: aussi n'y consentions-nous qu'à regret. Alors, agençant tant bien que mal nos maigres provisions et nos pauvres personnes sur les croupes de ces quadrupèdes capricieux nous nous remettons entre les mains du Seigneur et piquons des deux. Nous cheminons paisiblement depuis une couple d'heures déjà, quand la bête que montait notre jeune sacristain, chargé lui-même de l'autel portatif, s'ébroua subitement puis sans autre façon s'allégea du précieux bagage et de son timide cavalier pour s'enfuir précipitamment dans l'espace, semant

en chemin et la selle et les étriers. Je restais comme stupéfait par l'imprévu de l'accident et tenais déjà pour mort l'infortuné sacristain. Mais... Louée soit donc notre toute-puissante et toute bonne Auxiliatrice! Voilà le patient qui se lève de lui-même, comme si de rien n'était, secoue la poussière de son habit et recueille philosophiquement les débris de ses étriers: il ne s'était pas fait la plus légère contusion. Le vilain coursier est activement recherché; on le ramène bientôt et on répare ses harnais pour le mieux. Après quoi nous poursuivons notre chemin, un peu moins audacieusement pourtant, car les autres montures ne furent pas moins qu'effarouchées de cette fâcheuse équipée de leur congénère. Grâce à Dieu nous voyageons sans autre épisode épique jusque bien avant dans la nuit.

Il fallut définitivement stationner en plein désert et non loin d'un torrent effrontément tapageur. Il s'agissait maintenant d'utiliser nos provisions de campagne; on se groupe autour d'un puissant brasier, et, après une sommaire collation, elle-même couronnée de la récitation des prières, chacun s'industrie à se confectionner un moelleux tapis de lianes sèches, pour y étendre ses membres exténués de fatigue. Personnellement, harassé comme j'étais, le sommeil s'empara aussitôt de moi et je dormis consciencieusement jusqu'au moment précis que nous avions désigné, c'est-à-dire vers 1 heure du matin, pour reprendre notre itinéraire et arriver à temps au milieu de la population de Coxim de façon qu'il nous fût permis d'y célébrer le Saint Sacrifice de la Messe le jour suivant, fête de saint Jean-Baptiste. Régulier comme l'horloge, à l'instant convenu, je tirai mes compagnons des étreintes de Morphée et nous organisons aussitôt notre caravane sous la blancheur élémentaire de la lune. Comme les clartés de cet astre, le dernier-né pourtant de la voûte céleste, nous apparaissent alors limpides et reposantes: en baignant toute cette nature verdoyante, ses rayons de cristal imprimaient aux contours des paysages des reflets d'argent et des phosphorescences de neige. Comme naturellement alors la pensée cherche cette autre radieuse Créature que l'Église qualifie de *pulchra ut luna* parce qu'elle est capable par ses vertus et son pouvoir d'illuminer, d'embellir et d'enrichir les âmes. Et durant cette nocturne pérégrination, nos méditations conversaient avec la Vierge Auxiliatrice: avant même de nous remettre en marche, tous ensemble nous lui avions adressé une fervente prière et chanté un hymne d'amour pour nous mettre sous sa tutélaire sauvegarde. Notre faible courage avait un réel besoin de cette intervention surnaturelle de la Vierge puissante: plus on approchait du champ de combat où nous devons guerroyer contre l'éternel ennemi des âmes, plus notre infernal adversaire suscitait les difficultés, les traverses et les obstacles sous nos pas, Dieu le

permettant ainsi pour bien nous faire entendre que sans la vertu d'En-Haut, de nous-mêmes nous restons capables de bien peu.

Le fait que je rapporte pourra, au jugement du monde, être imputé au pur hasard; je le raconte toutefois en haine de Satan et en actions de grâces à la maternelle protection de Notre-Dame Auxiliatrice.

Avant de reprendre notre chemin j'avais, au moyen de courroies solides, réuni en un seul paquet, maints objets d'un usage quotidien tels que bréviaire, bourse des Saintes Huiles et d'autres encore: j'avais consolidé le tout sur la croupe de ma monture, au point qu'il me parut impossible de l'en pouvoir détacher facilement. Au bout d'une heure de marche, mon bagage se met à remuer et même à s'ébranler sur l'échine de la mule devenue subitement de mauvaise humeur et dont les caprices insoupçonnés me firent redouter quelque fatal détronement.

Je m'attachai préalablement à maintenir sur cet insolent serviteur un salutaire équilibre, puis m'efforçai d'affermir le modeste fardeau sans toutefois arrêter les camarades. Mais c'était à croire que ce minuscule bagage voulait faire à sa guise.

Il fallut bien prier la compagnie de s'arrêter le temps suffisant pour rédire cette monture rebelle. En descendant je pris toutes les précautions possibles, tenant les rênes d'une main et préservant de l'autre mon précieux fardeau de tout accident. Mais j'avais à peine mis pied à terre que le paquet malencontreux glissait sur le flanc opposé, toujours maintenu à la selle par les courroies. Maintenant oscillant entre les jambes de la mule à la façon d'un pendule, il effarouche l'animal ombrageux et lui fait prendre les mors aux dents; le fol animal s'enfuit à toutes jambes traînant sans cesse attaché à son flanc le maladroit paquet dont les heurts et les chocs répétés ne font que redoubler la fougue du quadrupède. Les autres mules à leur tour sont effrayées; heureusement on peut les réduire à temps. Au cours de l'incident notre guide monté à cheval s'était élancé à la poursuite du coursier fugitif: et tout le monde comptait bien le revoir au bout de quelques instants. Un quart d'heure pourtant se passe, une demi-heure même s'écoule, et notre guide n'apparaît pas encore. Que faire? Pour suivre héroïquement notre route? Mais nous avons trop de chances de nous méprendre de sentier. De toute la force de nos poumons nous réclavons à grands cris notre guide, notre providence. Seul l'écho répond aux instances de notre désespoir. Enfin, après nous être recommandés à la Vierge Auxiliatrice, je donnai le signal du départ; j'avais dû charger sur mes épaules l'autel portatif et divers accessoires. Chemin faisant, tout en repassant dans mon esprit les circonstances de l'épisode et méditant sur un danger si promptement couru, je songeais que si par hasard le fameux paquet était tombé alors que la mule me

soutenait encore, j'eus trouvé dans une chute certaine une mort non moins sûre. Du fond du cœur je remerciai notre vigilante Madone pour m'avoir, une fois de plus, préservé de la fatale catastrophe.

Mais voici qu'au bout d'une heure de chemin, nous rencontrons là, sous nos pas, au milieu de la route, la selle toujours garnie de son fâcheux appendice, le funeste bagage. Je recueillis ce dernier avec une joie d'autant plus vive que nul objet ne faisait défaut. Je chargeai le tout sur mes épaules avec le reste, et me voilà m'enfonçant à nouveau dans les solitudes du désert. Des aboiements toujours plus retentissants m'avertissaient maintenant que nous ne pouvions être éloignés de quelque habitation: cette pensée vint ranimer notre courage. Après nombre de détours et de circuits qui nous rapprochaient toujours plus de l'endroit d'où partaient ces aboiements nous trouvons finalement une cabane dont les habitants, que le bruit peu ordinaire de notre caravane avait mis en émoi, se tinrent pour honorés de voir chez eux un prêtre du Seigneur. Nous demandons préalablement à ces braves gens s'ils n'ont point remarqué un peu auparavant une mule prenant la clé des champs. A cette première question ils ne purent que répondre négativement. « Auriez-vous au moins, ajoutai-je, un cheval, ou quelque autre monture à nous prêter? » — « Nous avons bien un cheval, répondit le fermier; il nous est cependant impossible de le trouver présentement, car il vagabonde en toute liberté ».

Ce pénible contretemps m'ôtait la dernière espérance de pouvoir célébrer le divin sacrifice de la messe en la fête même de saint Jean-Baptiste avec laquelle je devais aussi faire coïncider l'ouverture de la Mission: ce qui me contrariait souverainement. Mais pendant que ce ménage hospitalier préparait une goutte reconfortante de café pour toute la compagnie, à l'exception du soussigné qui devait célébrer, voilà que survient notre guide avec la mule émancipée. Nous organisons donc à nouveau notre marche en avant, et après avoir cordialement remercié cette obligeante famille de ses aimables attentions, nous poursuivons notre chemin, avec cette différence toutefois que le guide répondit de la mule et que je montai le cheval, coursier moins capricieux. De la sorte aucun incident, semblait-il, ne devait plus surgir; nous avions compté sans les infatigables tracasseries du démon; une autre mule en effet, au passage d'un torrent, prit peur et détala sans façon: pour la seconde fois notre minuscule autel portatif était renversé sur le sol. Cette fois pourtant, la monture fut rejointe presque sur-le-champ et comme la caisse projetée par son caprice n'avait subi aucun dommage, nous réussîmes à faire dès l'aube notre entrée dans la bonne ville de Coxim dont les habitants, désireux de revoir le Missionnaire, mais ne sachant

ni le jour ni l'heure de son arrivée, ne l'attendaient aucunement.

La nouvelle de la mission. — Un service de messagers à travers les pampas. — La solennité de la Pentecôte. — Superstitions. — Vexations infernales. — La vertu de l'eau bénite. — Pauvre poulain !

Il s'agissait maintenant de faire connaître mon arrivée à cette bienveillante population. A cette fin, je fis parler les cloches, et, sur-le-champ la communauté des fidèles se trouva réunie dans l'étroite enceinte de l'église paroissiale. J'y célébrai la sainte messe; elle fut écoutée par tous les assistants avec la plus religieuse attention. A l'issue de l'office divin, j'adressai un mot d'édification à la pieuse assemblée. Je ne manquai pas de l'entretenir de la fête de saint Jean-Baptiste, puis je l'invitai instamment à bien commencer la mission qui devait durer 15 jours entiers, et, conséquemment, je donnai à mon auditoire les instructions et les conseils opportuns. Je ne vous dépeindrai pas la pitoyable nudité de la maison de Dieu; il est de beaucoup plus facile de se l'imaginer que de trouver les termes capables d'en faire sentir toute la désolation. Sachez seulement que, depuis un nombre indéterminé d'années, elle n'a pas reçu la visite d'un prêtre, et n'était mon modeste mobilier portatif, j'eus été dans l'impossibilité d'y célébrer les Saints Mystères. Infortuné pays! Il lui manque surtout un ministre sacré qui puisse soigner et embellir la maison du Seigneur, et pardessus tout aider ses habitants à devenir et à demeurer des chrétiens éclairés et fervents.

La localité de Coxim proprement dite n'englobe guère plus de 300 habitants; mais la campagne environnante est peuplée de milliers et milliers d'âmes, végétant dans l'ignorance absolue de toute vérité religieuse, et réduites à passer 10, 20 et 30 années de leur vie, parfois même leur existence entière sans bénéficier de cette rencontre salutaire d'un prêtre qui leur ouvre les inépuisables trésors de la grâce divine. En général bien rares, sur ce plateau, sont les tribus et les villages; mais quelle que soit d'ailleurs l'importance des groupements, on peut parcourir de 500 à 1000 kilomètres sans rencontrer les traces d'un missionnaire. Aussi le jour même de la Saint-Jean, j'envoyai dans toutes les directions un détachement de messagers à cheval chargés de faire savoir aux habitants du désert la récente arrivée d'un prêtre de Don Bosco, dont le vif désir était de faciliter au peuple des campagnes une participation bienfaisante aux exercices religieux. De fait, le jour suivant, je vis débarquer à Coxim une affluence de pèlerins qui à cheval, qui en voiture, et cette édifiante concentration alla toujours en augmentant durant mon séjour dans la capitale de ce district.

Tout ce monde est favorablement disposé à

l'égard de notre religion, mais aussi notoirement connu pour son ignorance et imbu de superstitieuses croyances. Désireux tout à la fois de l'éclairer sur la science du salut et de le dégager du parasitisme des préjugés, je n'épargnai ni les instructions, ni les sermons, ni les catéchismes, ni les conférences, ni les discussions, ni les confessions; je leur distribuai en un mot l'enseignement religieux sous tous les modes, et cela depuis l'aube matinale jusqu'à la chute du jour.

En différents points du massif brésilien, là où s'est effectué la fusion de plusieurs tribus, il est d'usage de célébrer avec un faste tout

tions et garnir la cave et le grenier de notre *empereur*; car il doit à pareil jour faire asseoir à sa table la foule des invités. Les objets susceptibles de commerce sont vendus aux enchères; le prix qu'on en retire fera face aux dépenses du culte. Finalement, dans le but de ne pas compromettre les fruits de la Mission, je pris sur moi de tronquer cette liturgie d'apparat et d'ostentation, et les manifestations pieuses purent avoir lieu en gros à la satisfaction de tous les intéressés.

Les funestes préjugés et les superstitions creuses qui règnent sur ce peuple amènent les individus à prononcer parfois d'étranges



Brésil. — Musique et enfants de l'Oratoire salésien de Nietheroy.

oriental la fête de l'Esprit-Saint. La population de Coxim voulait fixer au 7 juillet la date de cette traditionnelle cérémonie. Je n'approuvai point cette détermination, car le plus souvent, je le savais, ces solennités se clôturaient par une danse générale.

Le prince de ces réjouissances (il est élu chaque année) revêt le titre pompeux d'*empereur*. Plusieurs mois avant l'ouverture de ces fêtes, il parcourt le pays en tous sens, faisant des collectes, recueillant les cotisations, bannières au vent et couronne du Saint-Esprit en tête; telle est la foi de ces fidèles, que tous, indistinctement, versent leur obole. Les ressources que l'on retire de cette quête devront couvrir les frais des illumina-

serments. De semblables promesses, il m'en faut dispenser la plupart des auteurs. Un jour un homme, proche de la quarantaine, se présente à moi, accompagné de son épouse, de sa cousine et de trois filles. Tout craintif il m'avoue que l'une de ses enfants, âgée de 10 ans, — et il me la désignait, — était, depuis plus d'un an, terriblement persécutée par le Malin Esprit. Parfois elle recevait de violents coups de pierre à la tête qui alors s'enflait démesurément; tantôt le Maudit, la saisissant par la chevelure, la renversait, la foulait aux pieds, la soumettait à mille tortures, sans jamais révéler sa présence. Le malheureux père s'appliquait à me donner de ce martyr un récit émouvant et complet:

d'après la nature des faits, j'eus l'intime conviction d'être en face d'un cas authentique de diabolique obsession. J'appris en outre qu'à l'intérieur du logis, une main invisible mettait les meubles et les menus objets en désordre; il arrivait souvent à ces braves gens de trouver le matin totalement desservie la table dressée la veille au soir pour le repas du lendemain. Et que penser de ces bruits étranges, de ces rugissements n'ayant rien de naturel, et simulant un troupeau de bêtes féroces. Une fois le vacarme fini, les plus audacieux sortaient et venaient sur le théâtre de ces macabres évolutions: ils voyaient alors,

et la marraine n'ayant récité ni le *Oredo*, ni le *Pater* ni les autres formules liturgiques. Le brave homme était loin de savoir que le sacrement de Baptême ne se peut réitérer, et dans son ignorance d'ailleurs excusable il jugea à propos de rebaptiser son enfant et de lui imposer un autre nom. Il s'ensuivit que l'intéressante victime s'appelle aujourd'hui du nom reçu en cette dernière cérémonie baptismale; mais, ainsi qu'on le pouvait augurer, la dernière administration de ce sacrement n'eut d'autre résultat que de redoubler les vexations dont cette pauvre martyre était l'objet. Quand les organisateurs des fêtes de



Mexique. — Ateliers de l'Oratoire de Puebla.

dessinés sur le sable, des vestiges de pachydermes inconnus dans les deux Mondes. On devine aisément dans quelles angoisses continuelles vivait cette famille, éloignée de tout centre d'habitation et molestée avec tant d'acharnement par les puissances infernales. Il se trouva des gens qui refusèrent de croire ces histoires. Ils se rendirent sur les lieux et, pour témoigner bruyamment leur dédain et leur incrédulité, ils organisèrent des danses aux sons d'instruments de musique. Soudain les cymbales et les trombones sont violemment arrachés des mains de nos téméraires artistes, qui s'échappent et se dispersent plus morts que vifs. Le chef de famille essaya tous les moyens capables de le délivrer d'une pareille obsession. Il invoqua et fit prier la Sainte Vierge et les Saints de sa dévotion: tous semblèrent sourds à ses supplications. Il lui vint alors à la pensée que sa fille, qui était persécutée de cette façon, pouvait ne pas avoir été régulièrement baptisée, le parrain

l'Esprit-Saint vinrent à passer pour recueillir les cotisations de la famille, ils conseillèrent de draper l'enfant dans les plis de la bannière. Pendant plusieurs jours, elle n'eut à subir aucune tracasserie. Peu après, elle fut persécutée avec une insistance plus satanique que jamais.

Le malheureux père fit alors le grotesque serment, si sa fille guérissait, de conduire à la procession, le jour de la fête, le plus beau poulain de ses troupeaux; puis, après l'avoir vendu aux enchères, d'en verser le prix dans la caisse du comité. Bien plus, il formula le vœu de se rendre à pied en un modeste sanctuaire que séparait de sa demeure la distance respectable de 500 km.; là, il se coucherait sur le seuil de la porte et obligerait ainsi les fidèles de le fouler aux pieds pendant la célébration du saint sacrifice de la messe.

Je m'attachai à éclairer un peu cet esprit superstitieux; je le dispensai de promesses

aussi bizarres que légères. « Préparez-vous ajoutai-je simplement, à faire une bonne confession, vous et toute votre famille. » Et avant de m'éloigner, je leur donnai la bénédiction de la Madone. Au cours même de leur préparation, nos pauvres gens furent de nouveau tourmentés dans leur habitation. Un soir l'homme arrive chez moi tout terrifié, me conjurant de le suivre en sa demeure, car une main invisible, me dit-il, y met tout sens dessus dessous et renverse les meubles dans la chambre. Volontiers, je prends avec lui le chemin de son logis et je le trouve rempli d'une foule d'étrangers saisis d'épouvante. J'attendis avec tout ce monde apeuré que les manœuvres diaboliques reprissent leur cours; il est à croire que Messire Satan avait senti l'odeur de l'eau bénite, car il ne donna plus signe de vie. J'exhortai l'assemblée à mettre toute sa confiance en Dieu et en Notre-Dame Auxiliatrice, au lieu de se laisser terroriser par ces menées infernales: je bénis toute la maison; depuis lors aucun maléfice ne se renouvela. Dans la suite, les membres de cette pauvre famille donnèrent libre cours à leur dévotion, et, remplis d'allégresse, revinrent chez eux prendre le poulain du sacrifice pour la fête de l'Esprit-Saint. Toutefois l'Ange des ténèbres ne se tint pas pour vaincu, et dans l'impuissance où il était réduit de nuire aux personnes il s'en prit à la pauvre bête qui fut trouvée morte sur sa litière le matin même de la fête.

Un contretemps. — Agréable rencontre. — Les préparatifs du départ. — Un retard de trois jours. — Sur la rive du Piquiri. — Joyeuse surprise dans une hutte. — Une vieille femme cherche à me dévorer la main. — Exemple de grande foi. — Bruits sinistres. — Sans guide! — Deux jours en plein désert sous une pluie battante. — A Mimoso. — Les fruits de la Mission. — Reconnaissance.

Durant les 17 jours que je passai à Coxim, mon temps fut tellement absorbé et de jour et de nuit, qu'il me fut impossible, je dirai, de prendre haleine. A mon vif regret, je ne pus me rendre aux pieuses instances d'un insigne catholique de l'endroit, qui eût désiré me conduire encore au sein d'une tribu située à 100 km. et dont la population, en raison même de cette distance, n'avait pas songé à se porter à Coxim pour prendre part aux exercices spirituels. Il faudrait, en pareille occasion, ne pas être pressé par le temps et avoir le loisir de se transporter partout où un besoin réclame le service de notre ministère. Mes heures étaient réglées: je dus me contenter de faire pour le mieux là où je me trouvais.

J'ai eu, en cette localité, la bonne fortune de rencontrer un honnête arpenteur, d'origine piémontaise, un certain Simondi Joseph, si mes souvenirs sont fidèles, natif de Colle-

retto ou d'un pays voisin. Cet aimable compatriote fit ses premières études devinez où? à l'Oratoire même de Valdocco et cela en 1874. Quelle surprise consolante que la rencontre inattendue, en ces lointaines contrées, d'un concitoyen doublé d'un ancien élève de notre chère Maison de Turin!

Cependant nous voici à la veille de la clôture de notre Mission; il faut songer aux préparatifs du départ. Je résolus de retourner par la route du désert: j'avais donc à faire un trajet de 600 km. Je priai l'obligé propriétaire qui avait mis tant d'amabilité à me prêter ses montures à notre débarquement du *S. Salvatore* de vouloir bien aviser les tribus et les familles disséminées dans la pampa voisine, qu'elles aient à se rendre en la villa, sise à 60 km. environ de Coxim. Et, pour que les riverains du Taraguy aient eux aussi toute facilité de recevoir les secours de la religion, je promis de m'y rendre sur une légère embarcation.

Le 11 juillet, je me séparai donc de cette chère population qui ne savait comment exprimer sa joie d'avoir pu goûter, 17 jours durant, la présence au milieu d'eux d'un Missionnaire et d'un ami; elle ne pouvait davantage témoigner la peine que lui causait ce cruel moment de la séparation. Tout ce monde voulut m'accompagner jusqu'au fleuve. Avant de quitter le sol, désireux de consoler un peu la douleur de cette affectueuse assemblée qui se répandait en larmes et en gémissements, je lui certifiât que dorénavant le Missionnaire salésien les visiterait moins rarement. La création de notre Œuvre de Corumba offrira pour le voyage plus de commodités que la route de Ouyabá. Cette promesse ne fut pas sans adoucir notre commune affliction, et, après une dernière bénédiction, notre esquif, confié au courant, nous emporta loin de cette chrétienté renouvelée.

Au bout d'une heure de traversée, nous rencontrâmes déjà plusieurs familles qui m'attendaient impatiemment pour recevoir les sacrements, et plus nous avançons, plus aussi la moisson abondait de toutes parts, au point qu'il me fallut consacrer trois jours entiers à l'évangélisation de ce coin oublié que je n'avais pu visiter lors de mon passage. Dans l'exercice de mon saint ministère j'ai eu la souveraine consolation d'administrer plus de 300 baptêmes, de bénir 10 mariages, et tout ce monde avait la plus grande facilité pour s'approcher des autres sacrements. Ce me fut un indicible bonheur de pouvoir réaliser tant de bien au milieu de cette population délaissée. Mais ce n'était pas sans une certaine tristesse que je songeais à cette autre assemblée de fidèles qui depuis trois jours déjà, devaient attendre le Missionnaire dans la métairie de notre bienfaiteur local. Plus de 60 personnes en effet s'y trouvaient réunies, accompagnées elles-mêmes des enfants qu'elles désiraient faire baptiser ou confirmer. Ce qui

aggravait la situation, c'est que, conformément aux coutumes nationales, le propriétaire du rendez-vous où se donne une mission doit pourvoir au gîte et à l'alimentation de tous les pèlerins pendant leur séjour chez lui. Vous comprenez dès lors les frais onéreux que mon retard occasionnait à cet obligé chrétien, et, partant, le déplaisir que cette coïncidence me causait.

De fait, notre hôte charitable dut sacrifier cinq bœufs pour rassasier pendant cinq jours cette collectivité d'appétits; j'y séjournai deux jours, pleinement consacrés aux fonctions de mon ministère sacerdotal: les confessions et les communions furent nombreuses; je conférai 40 baptêmes et confirmai une foule d'enfants.

Cette mission achevée, je me disposai, ainsi que mes confrères, à faire mes adieux au pays, pour me rendre, à cheval cette fois, auprès d'une autre peuplade, avertie préalablement de mon arrivée et installée sur la rive droite du Piquiri. Pour y parvenir, je n'avais pas moins de 100 km. à parcourir à travers le désert, par des sentiers très perfides pour qui n'en a pas la pratique. Aussi l'obligeant propriétaire qui venait de nous héberger offrit-il de m'accompagner. Une fois le personnel de la Mission congédié, nous organisons notre caravane, et en route pour porter la bonne nouvelle à travers les mystérieuses solitudes.

Le soir du second jour de marche, nous campions sur les rives du Piquiri. La nuit était déjà avancée: nous pénétrons dans la première casemate venue. Vous dire la surprise et la joie de ses habitants à la vue d'un missionnaire au sein de leur foyer, et à la bonne fortune de pouvoir le recevoir sous leur toit! L'aïeule de la maison, âgée de 70 ans, ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'elle resta un instant immobile et comme hors d'elle-même; puis, après m'avoir à son aise regardé des pieds à la tête, elle s'élança vers moi et me saisit la main qu'elle couvrit de baisers avec une insistance qui trahit presque des instincts anthropophages.

A demi-rassuré: « Que lui voulez-vous donc, lui dis-je, à cette pauvre main ? »

« Eh bien, répond-elle, il me faut profiter de l'occasion ! »

Elle disait vrai; l'occasion devait être unique pour elle d'approcher si près le Ministre du Seigneur avant de comparaître devant le juge suprême.

Le lendemain, nous traversons le fleuve. Et je me trouve aussitôt au sein de la plus importante famille dont les vastes locaux devaient trois jours durant, abriter notre Mission et recevoir les foules indigènes avides de s'instruire de nos mystères et désireuses de recevoir les sacrements. Je reconnus dans l'assistante la bonne vieille qui entreprit de me dévorer la main de ses baisers insatiables. Elle y demeura jusqu'à mon départ. A son

âge, elle n'avait pas reçu la Confirmation. Elle exprima le désir de recevoir ce sacrement. Mais comme, depuis longtemps, elle avait l'âge de raison, je lui fis comprendre le besoin de se confesser. Mesure qu'elle remplit d'ailleurs sans difficulté. Elle s'y conforma dans la soirée même, et, après l'absolution sacramentelle, me dit:

« Mon Père, je voudrais bien aussi recevoir Notre-Seigneur ».

« Parfaitement, vous pouvez le recevoir, mais demain seulement, car il faut pour cela se trouver à jeun ».

« C'est bien ! »; et déjà elle s'éloignait, quand à quelques pas de moi, elle se retourne pour me crier :

« Père, sachez que je tiens à recevoir demain Notre-Seigneur; ne l'oubliez pas ».

« Non, non; je ne l'oublierai pas ».

Elle ouvre, pour sortir, la porte de la salle convertie en chapelle, et il faut avant de disparaître qu'elle me redise encore :

« N'oubliez pas, mon Père, que vous avez à me donner demain l'Eucharistie, ainsi qu'à ma petite-fille qui viendra se confesser ».

« Rassurez-vous, je ne l'oublierai pas ».

De fait le lendemain, à la première heure, elle arrivait à notre chapelle, accompagnée de sa petite-fille qui désirait elle aussi et se confesser et communier. A l'issue de la messe, je la confirmai. Dès lors la joie de cette pieuse femme devint indicible.

« Veillez, lui dis-je, à vous conserver toujours en la sainte grâce de Dieu et ne contraignez pas Notre-Seigneur à vous quitter par le péché; vous n'aurez plus alors en effet de ministre sacré pour vous réconcilier. N'omettez pas de produire en toute occasion un acte de contrition sincère de tous vos péchés. »

« Oh! non, mon Dieu, s'écria-t-elle, ne sortez plus d'ici »; et ce disant, elle se croisait les mains sur le cœur dans un mouvement d'extatique ferveur. Ah! si, quand on reçoit les sacrements, on s'en approchait dans de telles dispositions, n'en retirerait-on pas plus de fruit ?

Je ferai remarquer ici que le fleuve Piquiri, que nous venions de traverser, est une des limites de la paroisse Saint-Antoine de Cuyabá, confiée au ministère de votre serviteur; or pour traverser le territoire de ce champ apostolique il ne m'a pas fallu moins de 6 jours entiers.

Une fois notre retraite clôturée, je pris congé de ces vaillants indigènes, et accompagné maintenant par le maire de notre dernière station, je poursuivis ma route à travers le désert. Le lendemain, à la tombée du jour, nous passions à gué le fleuve Itiquira et arrivions à *Peixe do Cauro*, humble tribu issue d'une seule souche, d'une vénérable bisaïeule encore au nombre des vivants. Son âge, elle l'ignore. L'usage de compter les printemps de la vie n'est point parmi les coutumes locales. Malgré tout, sa vieillesse reste encore verte. Elle s'approcha des sacre-

ments avec sa nombreuse famille et se fit un réel plaisir d'être la marraine d'un arrière-petit-fils. A une époque éloignée, une troupe d'Indiens Coroados égorgèrent plusieurs familles en cet endroit et emmenèrent prisonnier un adolescent, qui, au bout de 14 ans de captivité, réussit à s'évader et vient de me faire le récit poignant de cette longue et douloureuse absence.

Des nouvelles alarmantes s'étaient répandues dans ces parages sur les affaires politiques du Gouvernement. Depuis six mois, la lutte électorale était engagée pour le choix d'un Président, et l'on accreditait le

Laurent, non sans faire fréquemment appel aux trésors d'endurance et de patience que j'avais pu jusqu'alors amasser. J'avais à peine lancé ma monture en avant, qu'une pluie fine et régulière, nous rendit le voyage très pénible. La nuit cependant approchait et il fallait bien s'inquiéter d'un asile. Aucune lumière ne nous révélait, dans cette immensité déserte, ni l'existence d'une peuplade, ni la présence d'une cabane. Il fallut nous résigner à chercher un abri sous le dais poétique, mais bien primitif que nous offraient les feuilles d'un bananier. Ce concours de circonstances n'eut été qu'un moindre mal si,



Paraguay. — Société enfantine de charité à Paysandù.

bruit, entièrement gratuit, qu'une seconde révolution se fomentait à Cúyabà. De sorte que l'obligeant Bienfaiteur qui m'avait accompagné jusqu'à *Peixe* et qui en d'autres temps eut poursuivi son chemin jusqu'au sein de la capitale, se refusait maintenant de pousser plus avant, soucieux de ne point se mêler aux intrigues politiques. D'autre part, réduit à m'aventurer en des espaces inconnus, je ne pouvais sans imprudence me dispenser de guide, et ce guide restait introuvable. Finalement, après avoir clairement notifié qu'il n'y avait aucun danger à courir en ma compagnie, je finis par rencontrer un aimable conducteur qui s'attacha fidèlement à moi.

Après un arrêt de deux jours, complètement occupés par l'exercice du ministère, je poursuivis donc mon chemin. Je mis deux autres journées pour toucher au fleuve Saint-

au milieu de la nuit, la pluie, maintenant torrentielle, ne nous avait trempés jusqu'aux os, baignant habits et couvertures, Je m'ingéniai, du mieux que je pus, pour allumer un peu de feu, qui ne réussit guère à nous sécher, pendant que mes autres compagnons travaillaient de leur côté à résoudre l'insoluble problème que nous posait cette nuit ténébreuse, compliquée d'une pluie diluvienne. La plupart d'entre eux parvinrent à se blottir sous les selles de nos mules et finirent par s'endormir d'un profond sommeil. Pour mon propre compte, mouillé comme je l'étais, il me fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit; vint un moment où, harassé, déprimé, accablé, je n'eus même plus la force physique de me tenir debout sur mes pauvres jambes. En cette occurrence, comme ailleurs, la vigilante protection de Notre-Dame Auxiliatrice nous préserva de tout fâcheux acci-

dent, et, le matin venu, la pluie cessant de battre, privés d'autre part de toute facilité pour célébrer le Sacrifice de la Messe, nous poursuivons notre voyage, qui dura encore tout un jour. Le soir tombait lorsque, sur les bords du Saint-Laurent, nous fûmes aimablement accueillis et logés par une des meilleures familles de l'endroit. Le lendemain, à la première heure, j'offris la sainte Messe et il me fut donné d'exercer avec fruit dans ce milieu édifiant mon ministère de prêtre. Le Saint-Laurent traversé, il nous restait encore 48 heures de chevanchée parmi les pampas pour atteindre le pays connu sous le nom de

d'absoudre de nombreux pénitents, de rompre le Pain des forts à 251 fidèles. Ces communions revêtaient, en grande partie, le touchant caractère de premières communions, la plupart ayant été reçues par des adolescents. Que de bien ne pourrait-on pas encore réaliser, si deux prêtres au moins visitaient de temps à autre ces différentes populations!

Dieu lui-même s'est chargé de féconder les généreux sacrifices des Coopérateurs et Coopératrices de nos Œuvres, qui, l'an dernier, lors de mon séjour en Europe, ont bien voulu s'attacher sur le sort de nos infortunés sauvages, et m'ont remis leur obole pour la prospérité de



Italie. — Loterie en faveur du Patronage salésien de Biella.

Mimoso; peu éloigné de celui qu'habitait notre insigne bienfaiteur, M. César Corrêa, qui me fit l'accueil le plus aimable. A *Mimoso*, mon zèle fut circonscrit à un modeste contingent d'habitants, le gros de la population s'étant porté à la Capitale, où la révolution annoncée devenait imminente. Le jour suivant, je pris donc la route de Cuyabá, où je me retrouvai heureusement après deux longs mois et demi d'absence.

Au cours de cette pérégrination apostolique, j'eus l'inappréciable bonheur de conférer 315 baptêmes, d'administrer 470 confirmations, de bénir ou de régulariser 46 unions,

cette incommensurable Mission du *Matto Grosso*.

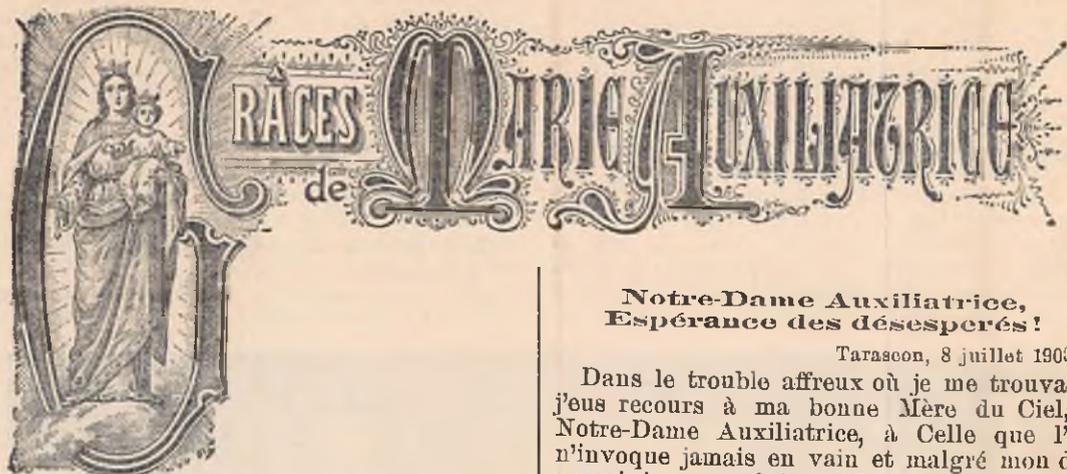
Bénissez-nous tous, bien-aimé Père Don Rua, et obtenez-nous par vos puissantes prières de tenir toujours bien haute la bannière salésienne et de vivre en dignes fils de Don Bosco.

C'est avec un profond respect et une tendre affection que j'ose me dire

Votre fils obéissant en N.-S. J.-O.

JEAN BALZOLA,

prêtre missionnaire.



Marie est ma confiance.

Assomption (Paraguay), le 27 mai 1900.

Quand vint pour moi le temps du service militaire, comme je voulais me consacrer tout entier à Jésus et à Marie je craignais beaucoup pour mon avenir. La parole d'un ami me fit tourner les yeux vers Celle qu'on n'invoque jamais en vain. Je remis tout entre ses mains. Grâce à Notre-Dame Auxiliatrice, maintenant je suis libre. Les tristes pressentiments de l'avenir se sont évanouis complètement! Vive Marie! En écrivant ces lignes, j'ai en vue, non seulement de remercier mon aimable protectrice, mais aussi d'inviter tout le monde à recourir à cette Bonne Mère, dans les tristes moments qui viennent rendre plus dur notre exil sur cette terre.

P. M. D.

Nous l'avons invoquée et Elle l'a éclairé.

Tarascon, 8 juillet 1900.

Amour, reconnaissance éternelle à notre Mère bien-aimée, Notre-Dame Auxiliatrice pour cette grâce de lumière qu'Elle a daigné accorder à un de nos proches dans la grande affaire de sa vocation, et pour cette marque toute particulière d'amour qu'Elle lui a accordé en l'appelant à la vocation salésienne l'admettant ainsi au nombre de ses fils chéris: les enfants de Don Bosco!

N.

Actions de grâces.

Smyrne, le 8 Juin 1900.

Ayant promis d'envoyer au Sanctuaire de N.-D. Auxiliatrice 25 frs. pour diverses grâces obtenues, je me fais un plaisir de vous les faire parvenir par l'intermédiaire de la poste internationale.

Je vous prie encore de me recommander tout particulièrement aux prières de vos enfants pour une grande grâce que je sollicite depuis longtemps déjà, et pour laquelle j'ai promis une belle offrande.

Notre-Dame Auxiliatrice, Espérance des désespérés!

Tarascon, 8 juillet 1900.

Dans le trouble affreux où je me trouvais, j'eus recours à ma bonne Mère du Ciel, à Notre-Dame Auxiliatrice, à Celle que l'on n'invoque jamais en vain et malgré mon désespoir je me confiai en Marie. Et cette bonne Mère, après plusieurs neuvaines (cette neuvaine si chère à notre bon Père Don Bosco) une ou deux neuvaines entre autres ayant été faites en union avec les enfants de Don Bosco, cette bonne Mère, dis-je, a eu pitié de son enfant. Elle l'a consolée, Elle l'a éclairée, Elle a fait succéder le calme à la tempête.

O Marie, ô Notre-Dame Auxiliatrice, accordez-moi de mourir plutôt que de vous oublier!

B.

Promesse exaucée.

Karlsburg (Autriche), 16 juillet 1900.

Au printemps j'étais subitement atteinte d'une maladie intérieure bien grave, et sans le docteur il semblait qu'il n'y eut point de secours, mais j'avais bien peur du médecin, peut-être plus encore que du mal même.

Après bien des prières, je promis de faire publier ma lettre dans le *Bulletin salésien* si la Sainte-Vierge m'aidait sans l'intervention du médecin. Grâce à Dieu, le lendemain je me trouvais mieux et je fus bientôt guérie.

Comme pauvre sœur de Saint-Vincent de Paul, je ne peux rien ajouter, si non que je suis de plus en plus redevable à notre bonne mère Marie Auxiliatrice qui m'a déjà bien souvent exaucée, et que je serais très heureuse si ces lignes contribuaient quelque peu à augmenter la confiance en sa toute puissante protection.

Sœur ADALBERTA.

Gratitude et prière.

Metz (Lorraine-Annexée), 31 mai 1900.

Une Coopératrice salésienne remercie Marie Auxiliatrice de lui avoir obtenu une grâce. La promesse de faire insérer au *Bulletin* cette faveur et de propager l'Œuvre de Don Bosco ont décidé la Mère des Salésiens à intervenir. Son humble obligée, très reconnaissante, attend d'autres faveurs.

Une quasi-résurrection.

Le Mans, le 11 mai 1900.

Au mois d'octobre dernier, un entrepreneur tombait d'une hauteur de onze mètres. On le relève sans connaissance. Un médecin appelé en toute hâte, constata que l'état du malheureux était complètement désespéré et qu'il allait rendre le dernier soupir dans quelques secondes.

Je recommandai aussitôt ce pauvre père de famille à Marie Auxiliatrice, qui exauce toujours ceux qui ont confiance en Elle. Quel ne fut pas l'étonnement de tout le monde lorsque, le lendemain soir, on vit le malade reprendre un peu ses idées.

Son état alla toujours en s'améliorant, et au bout de quinze jours il était hors de danger. Je suis heureux de vous apprendre, qu'aujourd'hui ses forces lui sont revenues et il a repris son travail. Le médecin qui venait le voir dit que c'est un miracle; et on doit entièrement l'attribuer à Dieu, car sur cent cas semblables, il faut une intervention tout à fait extraordinaire pour en voir un non suivi de mort.

Je vous serai reconnaissante de faire insérer cette grâce dans le *Bulletin salésien*, pour faire connaître à l'univers la bonté et la toute puissance de la Vierge de Don Bosco.

Je tiens ma promesse.

Lyon, 13 mai 1900.

Ma santé depuis plusieurs années me privait presque constamment de la sainte communion. J'ai promis à N.-D. Auxiliatrice, lorsqu'elle m'aurait obtenu de pouvoir aller à l'église sans malaise, de faire insérer cette grâce dans le *Bulletin*. J'ai été exaucée et je tiens ma promesse.

M. B.

Notre espérance ne fut pas trompée.

Notre mère ayant été atteinte d'une congestion pulmonaire et d'une pleurésie, nous prîmes à Notre-Dame Auxiliatrice, si elle voulait bien la guérir, de publier la grâce dans le *Bulletin salésien*. Notre espérance n'a pas été trompée.

La chère malade est maintenant en pleine convalescence, et rend avec nous de vives actions de grâces à notre bonne Mère du ciel.

B. BRUN,
religieux salésien.

Sœur SAINT-JOSEPH (BRUN),
religieuse de Notre-Dame de Clermont.

Gloire à Marie.

Amsterdam (Hollande), 31 août 1900.

Gloire à Marie! Mon mari a été guéri d'une maladie infectieuse survenue à la suite d'une chute.

Le premier jour de la neuvaine, la guérison a commencé, pour s'achever avec elle.

F. W.

Persévérance récompensée.

Aix-la-Chapelle, le 13 avril 1900.

Il y a peu de temps, je vous écrivis pour demander des prières à l'intention d'une de mes sœurs. Grâce à Dieu et à Marie Auxiliatrice, nos vœux sont pleinement exaucés maintenant, quoique pendant un certain temps ils aient semblé devoir rester sans résultat.

E. K.

Dès la seconde neuvaine.

Strasbourg, le 22 avril 1900.

Je me sens pressée de publier, à la gloire de Notre-Dame Auxiliatrice, une grande grâce, que j'avais sollicitée. Dès la seconde neuvaine j'étais exaucée. Je vous envoie ci-joint 12 frs. 50 pour une messe en action de grâces. Je me recommande avec toute ma famille et toutes mes intentions à vos saintes prières.

Et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments très respectueux et très reconnaissants

Cordiale reconnaissance.

Célestine Brunod, née Alliod, ayant été exaucée de Marie Auxiliatrice envoie vingt frs comme témoignage de la plus cordiale reconnaissance envers cette bonne Mère.

Une conversion.

Tunis, le 22 avril 1900.

Je suis de l'avis de saint Bernard qui nous dit « que l'on n'invoque jamais en vain la Très Sainte Vierge. » J'avais promis de publier sur le *Bulletin salésien* la grâce de la conversion de ma pauvre mère si je l'obtenais. Je viens, grâces en soient rendues à Marie Auxiliatrice, accomplir ma promesse.

J'ai eu le bonheur de voir ma Mère, après 17 ans passés loin de Dieu, s'approcher du Sacrement de Pénitence et recevoir Jésus dans le Sacrement de son amour.

Guérison.

Février 1900.

Je vous adresse ci-joint la somme de 10 fr. en vous priant de faire dire une messe d'actions de grâces à l'autel de N.-D. Auxiliatrice, en reconnaissance d'une guérison obtenue, et vous prie aussi d'insérer cette faveur dans votre *Bulletin*.

M. R. J.

Solde d'une dette

Malbaie (Canada), 7 mai 1900.

Je vous envoie cinq piastres que je n'avais pu joindre à ma dernière lettre. Au cours de la neuvaine que je vous avais demandée, j'ai obtenu une grâce ardemment désirée.

Veuillez me continuer les prières de vos chers petits orphelins, afin que Notre-Dame Auxiliatrice m'exauce complètement. Dès que j'aurai obtenu cette faveur, j'enverrai une large offrande pour l'Œuvre de Don Bosco.

U. R.

BIBLIOGRAPHIE

L'AGRICULTURE

EXPLIQUÉE AUX ENFANTS

OU

PETIT COURS D'AGRICULTURE THÉORIQUE ET PRATIQUE

par l'Abbé PIERRE PERROT

pendant vingt ans Directeur de l'Orphelinat agricole de la Navarre (La Crau-Var)

DEUXIÈME ÉDITION ILLUSTRÉE

Revue et considérablement augmentée

Un volume in-8° de 266 pages, broché 1 f. 50; cartonné 2 f. 00. — En vente à l'Orphelinat agricole de la Navarre, par La Crau (Var) et dans toutes les Librairies salésiennes.

Ce travail a pour auteur un de nos confrères, qui a été de longues années voué à la direction d'un Orphelinat agricole florissant. Au lieu d'établir nous-même la haute compétence de Don Perrot, nous préférons laisser la parole à des juges que nul ne songera à récuser. Nous avons souligné, dans ce compte rendu élogieux, les passages qui mettent particulièrement en lumière la valeur de l'ouvrage de Don Perrot.

« C'est un titre bien modeste que celui que M. l'abbé Perrot a choisi pour l'ouvrage qu'il présente au public, et cependant, *parmi les livres nombreux d'agriculture pratique qui ont paru depuis quelques années, nous n'en connaissons pas qui soient appelés à rendre plus de services.*

« L'auteur nous explique dans sa Préface que, cédant aux désirs de ses élèves, il s'était décidé à faire imprimer le petit cours qu'il leur dictait, reconnaissant d'ailleurs qu'il gagnerait ainsi un peu de temps, que ses élèves pourraient consacrer à d'autres études. Quant à nous, nous y avons gagné un livre excellent ayant la forme pratique d'une sorte de catéchisme agricole par demandes et par réponses.

« L'ouvrage est fort méthodiquement distribué en cinq parties qui se subdivisent à leur tour en chapitres et en leçons. Tout ce qui peut intéresser la pratique agricole se trouve résumé en quelques lignes, depuis la question des engrais jusqu'aux cultures les plus diverses. *Nous recommandons surtout la partie où il expose les procédés à suivre pour l'établissement d'un vignoble et pour la vinification.*

« L'ouvrage se termine par des notions élémentaires de sylviculture, de sériciculture, d'apiculture, de zootechnie et d'économie rurale.

M. l'abbé Perrot n'a eu d'autre ambition que d'expliquer l'agriculture aux enfants et de la leur faire aimer; aussi ne faut-il lui demander ni discussions savantes, ni recherches originales; mais tel qu'il est, *ce livre rendra service aux agriculteurs déjà familiarisés avec la pratique et qui aimeront à le consulter à la veille de leurs travaux, comme on consulte un Mémento à la veille d'un examen* » (1).

J. MAUMUS.

Voici une autre appréciation que nous nous reprocherions de ne point reproduire:

Consacrant sa vie à former des enfants destinés à devenir des cultivateurs, M. l'abbé Perrot s'attache « à faire appliquer les nouvelles méthodes de culture, afin de sortir des ornières de la vieille routine. » Dans ce but il dictait en classe à ses enfants des leçons dont cet opuscule n'est que la reproduction. Il n'est pas long et cependant il forme en quelque sorte un cours complet, résumant l'ensemble des connaissances que des enfants peuvent avoir à mettre en pratique lorsqu'ils seront lancés dans la vie et devront la gagner par leur travail. L'ouvrage est divisé en cinq parties: Notions générales d'agriculture, agriculture proprement dite, horticulture et ce qui s'y rapporte, viticulture, et enfin notions élémentaires de sylviculture, sériciculture, économie rurale, etc. Chacune de ces parties est sub-

(1) *Études religieuses* des PP. Jésuites (Partie bibliographique) du 31 juillet 1896.

divisée en leçons très courtes ; il y en a cinquante-cinq, et l'on peut dire que toutes les matières de la science agricole sont exposées. Lorsque le professeur avait dicté et commenté sa leçon, il faisait avec ses élèves la pratique de ce qu'il avait enseigné, et expliquait sur le terrain les applications de l'enseignement donné. Ce petit livre sera donc fort utile aux élèves des écoles primaires, non moins qu'aux instituteurs qui, vraiment soucieux des enfants à eux confiés, voudront leur donner une éducation conforme à l'avenir qui les attend.

G. DE S.
(*Bibliophilou.*)

Nous serions heureux de voir ce « *livre excellent* » devenir le catéchisme agricole de tous les Établissements où la charité catholique travaille efficacement et former sans bruit des agriculteurs habiles et instruits.

Les Grandes Guérisons de Lourdes, par le Dr BOISSARIE, avec une préface de Mgr Méric. Édition illustrée de 140 similigravures dans le texte et de 24 gravures hors texte sur papier couché. Prix: 10 fr., *franco* en gare, 10 fr. 60. (Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris) et dans toutes les Librairies salésiennes.

Nous lisons dans le *Peuple français*:

C'est avec un cœur débordant de reconnaissance envers la Vierge Immaculée, que nous prenons aujourd'hui la plume, afin de recommander à nos lecteurs l'incomparable travail du Dr Boissarie. Perdu dans la foule de ceux qui ont reçu de Marie des grâces signalées, nous voulons cependant, par ces lignes, ajouter une faible note au concert de louanges qui retentit d'une extrémité du monde à l'autre, en l'honneur de la Vierge de Lourdes.

Qu'il est magnifique ce poème du Dr Boissarie, chantant avec l'accent de la foi la plus vive, et l'enthousiasme le plus éclairé, les miséricordes de Marie, Santé des infirmes ! C'est un monument impérissable qu'il vient d'élever à la gloire de Celle qu'on n'invoque jamais en vain, et dont il s'est fait envers et contre tous le valeureux champion. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus chez lui, du savant qui étudie en toute loyauté ou du chrétien convaincu qui veut faire partager les trésors de sa foi !

Qu'elle est forte et douce en même temps, l'émotion qui nous saisit, en face de ces pages, qui font si bien revivre toute la physionomie de Lourdes, en un jour de pèlerinage ! Que de figures connues et aimées, nous retrouvons dans ces artistiques gravures, qui font défiler devant nous tous ceux qui concourent à l'Œuvre de Marie, depuis les si sympathiques missionnaires et brancardiers, jusqu'à l'humble frère quêteur qui, tout le jour, égrenant son rosaire, sollicite la charité en faveur de son hospice de vieillards.

Puis ce sont les miraculés, pris tels qu'ils étaient avant leur guérison et tels que les a fait la miséricorde de celle qui les a guéris ! Avec quelle

piété leurs affreuses maladies sont décrites ! Mais aussi avec quelle prudence les améliorations sont constatées, avec quelle sûreté les miracles sont reconnus !

Les médecins et les incrédules trouveront dans cet ouvrage une réponse à leurs doutes et une lumière qui désormais guidera leur foi ; ceux qui aiment la bonne Mère du ciel y puiseront des motifs nouveaux de l'aimer et de la faire connaître autour d'eux. Est-ce qu'on devrait jamais se lasser de parler de cette Mère incomparable !

Nous lui demandons avec notre cœur d'enfant reconnaissant de vouloir bien elle-même inspirer à un grand nombre d'âmes le désir de lire ce livre. Nous voudrions personnellement le voir sur toutes les tables de salon, dans toutes les bibliothèques sérieuses, dans les patronages et ouvroirs ; de plus, nous le signalons avec empressement pour les distributions de prix et les récompenses de catéchisme. Heureux le jeune homme, heureuse la jeune fille qui le recevront comme couronnement de leurs travaux scolaires ! Il sera pour eux une sauvegarde qui les maintiendra dans le sentier du devoir et de la piété !

Au cours de son ouvrage, le Dr Boissarie discute et réduit à néant tous les sophismes de Zola sur le miracle, et il le fait péremptoirement, car il est impossible de ne pas se rendre à l'évidence du surnaturel, mieux vaut l'expliquer par la bonté toute miséricordieuse de Marie.

Ce livre est apprécié dans une préface magistrale, par l'homme que ses travaux et ses études avaient tout naturellement désigné pour cet honneur. Nous avons nommé Mgr Méric : « Quand je vois à Lourdes, dit-il, ces blessés de la vie, ces malheureux, ces malades demander à Dieu par Marie le miracle qui les relèvera, j'admire ce spectacle en homme, en philosophe, en chrétien, en prêtre, j'en saisis la grandeur, j'y reconnais l'affirmation du vrai Dieu et je ne sais rien de plus misérable que le coup de sifflet du sophiste abîmé dans la petitesse de sa vanité. »

Abbé GARNIER.

Revue recommandées

LECTURES CATHOLIQUES

de Don BOSCO

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Abonnement: Un an: 2,50. — Étranger: 3,50.

Dans toutes les librairies salésiennes.

Sommaire du numéro de Septembre 1900.

Véritas

traduit de l'anglais

par l'abbé Pierre T.

Première partie.

Le Mois littéraire et pittoresque

Sommaire du numéro de Septembre 1900.

Saint Michel, composition de M. Ruty. — *Le Livre noir*, nouvelle bretonne, par Henry Reverdy, avec 6 illustrations de G. Lhuier. — *Solesmes et Dom Guéranger*, par Geoffroy de Grandmaison, avec 5 photographies. — *Il était une fois*, poésie par François Nivès, avec 3 illustrations de Popineau. — *La frise en mosaïque du grand palais des Beaux-Arts*, racontée par son auteur, Louis-Edouard Fournier, avec 26 photographies. — *La rançon de la gloire*, roman (suite), par Léon Barracand, avec 8 illustrations de G. Simont. — *Le palais du costume*, par M. Léra, avec 10 photographies. — *Les Nations à l'Exposition: L'Allemagne*, par Frédéric Loliée, avec 9 photographies; *La Roumanie*, par M. Léra, avec 4 photographies. — *L'Exposition pittoresque: Les Exotiques*, par Georges Hamon, avec 21 photographies. — *L'actualité scientifique: Le Palais de l'Optique*, par W. de Fonvielle, avec 2 dessins. — *Pages oubliées: Ma guérison*, par Henri Laeserra, avec 1 portrait. — *Le chant du chamelier*, musique de P. Gilbert. — *Chronique du Mois: portraits et croquis* de Henriot et de Lemot. — *Choses pratiques. — Jeux d'esprit*, par Félix Jean. — *Courrier de la mode*, par Mlle A. de Benque d'Agut. — *Carnet bibliographique, Correspondance, Petites annonces, etc.*

Le Mois publiera, dans son prochain numéro, un article historique de M. ERNEST DAUDET, et une poésie patriotique de GEORGES GOURDON.

Abonnement. France: un an, 12 francs; le numéro, 1 fr. 25. — Étranger: un an, 14 francs, le numéro, 1 fr. 50.

Envoi gratuit du numéro spécimen.
8, Rue François Ier, PARIS.

ÉTUDES

PUBLIÉES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

REVUE BIMENSUELLE

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

L'abonnement est d'un an ou six mois, il part des 5 janvier et 5 juillet.

France: Un an 25 fr.; Six mois 13 fr.

Union postale: Un an 30 fr.; Six mois 16 fr.

Un numéro: 1 fr. 50.

Rédaction: rue Monsieur, 15.

Administr.: Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris.

Sommaire du 20 Août.

An Trocadéro. — L'exposition des Colonies Françaises, P. H. Prélot. — Saint Jean-Baptiste de La Salle (deuxième article), P. J.-V. Bainvel. — Concep-

tions de la morale chez nos contemporains (3^e article), P. L. Roure. — Chronique des Missions. — Asie, P. P. Dudon. — Art et foi. — A propos d'un livre nouveau, P. V. Delaporte. — Le Congrès d'histoire comparée, P. H. Chérot. — Livres: Théologie. — Hagiographie. — Histoire. — Belles-Lettres. — Événements de la quinzaine.

Sommaire du 5 Septembre.

Petit Palais. — Émaillerie et orfèvrerie religieuses, P. H. Chérot. — La Psychologie des religions. — A propos d'un livre récent, P. L. de Grandmaison. — Un guide au pays du beau, P. A. Belanger. — Le symbolisme dans l'Évangile de Saint Jean, P. L. Méchin. — Choses de l'éducation et de l'enseignement, P. J. Lurnicho. — Revue littéraire. — Les poètes, P. H. Bremond. — Les Boxeurs dans le Tchéli sud-est. — Livres: Théologie. — Ascétisme. — Histoire. — Voyages. — Belles-Lettres. — Événements de la quinzaine.

REVUE

DU

MONDE CATHOLIQUE

RECUEIL INTERNATIONAL

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix: France, 25 fr. par an

Union post., 35 fr.; — Pays en dehors de l'Un. p., 40 fr

Le numéro, 1 fr. 50

Rédact. et administ.: 76, rue des Saints-Pères, Paris.

Sommaire du 15 Août 1900.

La modernité de Bossuet, Justin Fèrra. — Lamennais à la Chênaie (première période, 1806-1815), A. Roussel. — Les Sépultures anciennes, J. Daguerre. — Les finances de la Révolution, Bonnal de Ganges. — Les Lavandières, le Pont (poésies) Ch. Clair, S. J. — Dernière excursion dans un faubourg; une chapelle et une église, Fr. Veillot. — La Fleur merveilleuse de Woxindon (Suite), R. P. Spillmann. — Autour du monde (Août 1900), Arthur Savatè. — Revue des Livres, X. — Revue financière, Alliance de la Presse.

Sommaire du 1er Septembre 1900.

Un missionnaire Poitevin en Chine, Dom Chamard. — Lamennais à la Chênaie (première période, 1806-1815) (suite), A. Roussel. — Les Agioteurs aux armées de la Révolution, Bonnal de Ganges. — Les abeilles et le miel dans la Bible, Dom Rabory. — Naufrage; Le Sphinx (poésies), Jacques des Langes. — Les Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, dites Sœurs Blanches, H. — De la crise agricole, causes économiques et remèdes, Augustin Nicolle. — Littérature et nature, Bouzerand. — La Fleur merveilleuse de Woxindon (Suite), R. P. Spillmann. — Autour du monde (août 1900), Arthur Savatè. — Revue des Livres, F. C.

Avec permis. de l'Aut. ecclésiast. — Gérant JOSEPH GAMBINO.
1900 — Imprimerie salésienne.

Orphelinat agricole Saint-Jean-Baptiste

à NIZAS (Hérault).

Une des formes de l'aumône.

Vins blancs et vins rouges de Coteaux.

Prix des vins au 1^{er} Octobre 1900.

Vin Rouge vieux fr. 35

Récolte 1900.

Vin Rouge cru S^t. Jean . . . » 35

Vin Rouge cru S^t. Roch . . . » 30

Vins blancs secs pour le S^t. Sacrifice.

Vin supérieur vieux » 55

Récolte 1900.

Vin supérieur » 50

Vin très bonne qualité . . . » 40

Nota. — Nous prévenons notre excellente clientèle que nous tenons à sa disposition une petite quantité de *vin blanc doux* au prix de 100 fr. Ce vin cependant ne peut en aucune façon servir pour le Saint Sacrifice de la Messe.

Ces prix doivent s'entendre de l'hectolitre nu et rendu en gare de départ.

Expéditions. — *Les expéditions sont toujours faites directement aux clients.*

Le mode de logement se fait au choix des acheteurs.

Nous acceptons, pour les remplir, les fûts qu'on nous envoie, pourvu qu'ils soient en bon état.

Ces fûts doivent nous être adressés **PORT PAYÉ, en gare de Nizas-Fontès (Hérault).**

Nous tenons des fûts de différentes contenances à la disposition des clients, et les facturons en plus d'après le tarif suivant:

Prix des fûts pour	{	100 litres fr. 8 50
		120 » » 9 »
		200 » » 11 50
		225 » » 11 50

Les recouvrements se font par traite à 30 jours. On accorde, sur demande, un délai plus considérable et d'autres modes de paiement.

MARSEILLE — LIBRAIRIE SALÉSIENNE — MARSEILLE

MARIUS SEPET, — Voyages de Corps et d'Esprit, 1 vol. in-12, Prix: 3,50; franco . . . 4,00

LAUNAY. — Les Bienheureux de la Société des Missions étrangères, 1 vol. in-12, Prix: 3,50 franco 4,00

Le chemin du Ciel éclairé et aplani ou Lettres de Direction recueillies et mises en ordre par l'Auteur de: « Allons au Ciel », 2 volumes in-12 Prix: 6,00; franco 6,85

JULES CLAROT. — Le But de la vie, 1 vol. in-12, Prix: 3,50; franco 4,10

PIERRE L'ERMITE. — Lisez moi-ça! Nouvelle édition revue et augmentée. 1 vol. in-12 de 426 pages. Prix: 2,50; franco 3,00

PIERRE L'ERMITE. — Et ça! vol. in-12 de 570 pages. Prix: 2,50; franco 3,20

Dom FERNAND CABROL. — Le livre de la Prière Antique. Un fort volume in-12, broché: 3,75 franco 4,60

Le grand besoin de notre siècle est la prière.

Le succès de **L'ANNÉE LITURGIQUE** de Dom GUÉLANGER est dû, en grande partie, à cette circonstance que le célèbre abbé de Solesmes a su faire comprendre et estimer la Prière et la Liturgie catholiques.

L'ouvrage de Dom CABROL, inspiré par la même pensée, s'adresse aussi à tous les fidèles. — Ils y trouveront la liturgie étudiée, expliquée et résumée d'une façon aussi neuve qu'intéressante et utile. Ce livre les fera pénétrer dans l'intelligence de la doctrine de l'Eglise et de son enseignement, et formera en même temps un cours de liturgie et d'antiquités de l'Eglise.

Les Moines d'Orient avant le Concile de Chalcédoine, par le R. P. Dom BESSE, de l'ordre de St-Benoît. Un fort volume grand in-8: 7,50 franco 8,20

Tous les Ordres religieux vénèrent comme leurs ancêtres les « Moines d'Orient » ou **Pères du désert.** L'exposé de leur genre de vie, tel que le présente Dom Besse, intéresse tous les hommes qui étudient la vie religieuse soit au point de vue historique, soit au point de vue de ses obligations.

Traité des Paroisses et des Curés, par M. l'abbé DUBALLET, chanoine honoraire, docteur en Théologie et en Droit canonique, licencié en droit civil. TOME I^{er}. Un fort vol. grand in-8, broché: 8,00 franco 8,60

Le tome II doit paraître incessamment.

Un Professeur d'ancien Régime — le Père Charles Forée, S. J. (1676-1741), par J. DE LA SERVIÈRE. Un fort vol. grand in-8 avec reproductions: 12,00; franco 12,60

L'ANGELUS

LIQUEUR SALÉSIENNE



*HYGIÉNIQUE,
DIGESTIVE,
RECONSTITUANTE.*

Un groupe de zélés Coopérateurs Salésiens préoccupés, autant que nous, de l'avenir de nos différentes Œuvres en France au point de vue des ressources, est venu nous offrir l'exploitation d'une excellente recette de

liqueur « l'Angelus ».

Nous avons accepté avec empressement, car cette industrie nous permet d'utiliser avantageusement l'expérience des vieux Frères Agricoles de la Colonie de St-Genis (Charente-Inférieure) qui sont devenus Salésiens.

Nos amis auront ainsi l'avantage, tout en participant à une bonne œuvre, de se procurer une délicieuse liqueur de table, fabriquée par des Religieux et rivalisant avantageusement avec toutes les liqueurs de la même origine.

La formule, de provenance bénédictine, découverte en 1672, est scrupuleusement observée par les Salésiens de Don Bosco, ce qui donne à l'Angelus le droit le plus absolu à la confiance de tous. Fabriquée avec un grand soin, dans le pays du meilleur cognac, avec des eaux-de-vie de vin de premier choix et des plantes aromatiques, cette liqueur offre toutes les garanties désirables. Agréable et saine, couleur et goût à souhait, action salulaire sur les digestions lentes et difficiles, cette liqueur, d'après l'avis de plusieurs savants Médecins, qui ont bien voulu l'apprécier après l'avoir dégustée, a l'avantage sur toutes les autres liqueurs similaires d'être très agréable et de ne laisser aucun goût sirupeux dans la bouche : voilà ce qui en recommande la préférence.

D'ailleurs, elle n'est pas nouvelle et elle a déjà figuré avec honneur en bien des concours, où d'élogieuses récompenses lui ont été accordées : 3 médailles d'argent, 4 médailles d'or et 3 diplômes d'honneur.

L'Angelus! Qui ne connaît l'admirable tableau de MILLET? Une petite toile qui contient un chef-d'œuvre immortel! C'est la reproduction exacte de ce tableau qui sert de marque à notre liqueur et en décore la bouteille. *Notre marque est déposée en France et à l'Étranger.*

PRIX (régie comprise).

Le litre de 1 à 5	5 fr. 50	Le 1/2 litre de 1 à 5	3 fr.
» de 6 à 11	5 »	» de 6 à 11	2 fr. 75
De 12 litres et au-delà	4 fr. 75	De 12 et au-delà	2 fr. 60

Pour la France franco de port à partir de 12 litres ou 24 demi-litres.

Contre l'envoi de 0.75 cent., on recevra un flacon-échantillon dans une double boîte.

Pour renseignements ou commandes, s'adresser à M. Pierre Deirole, à l'Orphelinat Agricole Salésien de Saint-Genis (Charente-Inférieure). — A l'Oratoire Salésien, 29, rue du Retrait, Paris. — On peut aussi s'adresser à toutes les Maisons Salésiennes et à la Succursale des Œuvres de Don Bosco, 32, rue Madame, Paris.

Les envois sont toujours faits directement de Saint-Genis (Charente-Inférieure).

DIPLOME D'HONNEUR

BORDEAUX 1895 - TOURS 1896 - MARSEILLE 1896

MÉDAILLE D'OR

au Concours des Expositifs
de BORDEAUX.

Médailles:

BRONZE	Bordeaux	1895
ARGENT	Nantes	1894
»	Rennes	1897
OR	St-Etienne	1895
»	Tours	1896
»	Marseille	1896
»	Lourdes	1898